Y-E. Michelet – L' amour et la magie

VICTOR-EMILE MICHELET

L'Amour
et
La Magie

L'Œuvre de Magie. — Genèse de l'Amour. — L'Œuvre d'Amour. — Le Talisman rêvé. — Le Pouvoir de lier. — Les Secrets des Pierres précieuses. — Connaître qui l'on aime.

PARIS
LIBRAIRIE HERMÉTIQUE
4, Rue de Furstenberg, 4

1909

L'Amour

et

La Magie



DU MÊME AUTEUR

Poésie

La Porte d'Or, ouvrage ayant obtenu le prix Sully-Prudhomme l'année de sa fondation, 2e édition (*Librairie Ollendorff*) .... 1 vol.

L'espoir Merveilleux, 2e édition (*Société du Mercure de France*) .... 1 vol.

Prose

Contes surhumains, nouvelle édition (*L'Edition*) 1 vol.

Contes aventureux, couronnés par l'Académie (*Librairie Guilmoto*) .... 1 vol.

L'ésotérisme dans l'art (esthétique) .... 1 vol épuisé

Etudes sur quelques artistes originaux : Maufra, peintre et graveur. (*Librairie Floury*) .... 1 vol.

L'après-midi des Poètes : la Poésie symboliste, conférence faite au Salon des Artistes Indépendants, avec deux conférences de MM. P. N. Roinard et Guillaume Apollinaire, (*l'Edition*) .... 1 vol.

Théatre

Le pélerin d'amour, un acte en vers .... 1 vol.

Florizel et Perdita, pièce lyrique en 4 actes, imitée du *Conte d'hiver* de Shakespeare, musique de A. Rabuteau (*imprimée hors commerce par la Ville de Paris*) .... 1 vol.

Pour paraître prochainement :

La Possédée, tragédie.

Villiers de l'Isle-Adam, essai.

VICTOR-EMILE MICHELET

L'Amour et La Magie

L'Œuvre de Magie. — Genèse de l'Amour. — L'Œuvre d'Amour. — Le Talisman rêvé. — Le Pouvoir de lier. — Les Secrets des Pierres précieuses. — Connaître qui l'on aime.



PARIS
LIBRAIRIE HERMÉTIQUE
4, Rue de Furstenberg. 4

1909

AVANT-PROPOS

Du mystère de l'amour, quatre hommes ont donné une révélation très proche de la réalité : Aristophane, Platon, Avicenne et Léon l'Hébreu. Car il ne sied guère, en ces pages frivoles, de rappeler quelles lueurs ont projetées sur la caverne ténébreuse où se cache l'Eros éternel, outre les Hindous, trois suprêmes génies : Denis l'Aréopagite, Henri Khunrath et le cordonnier sublime, Jacob Bœhm. Ces trois initiateurs, semblables par la connaissance, différents par l'expression, parlent sur des sommets inaccessibles à qui n'est pas de leur lignée. Mais de grands poètes ont parlé. Toute parole nouvelle paraît donc superflue.

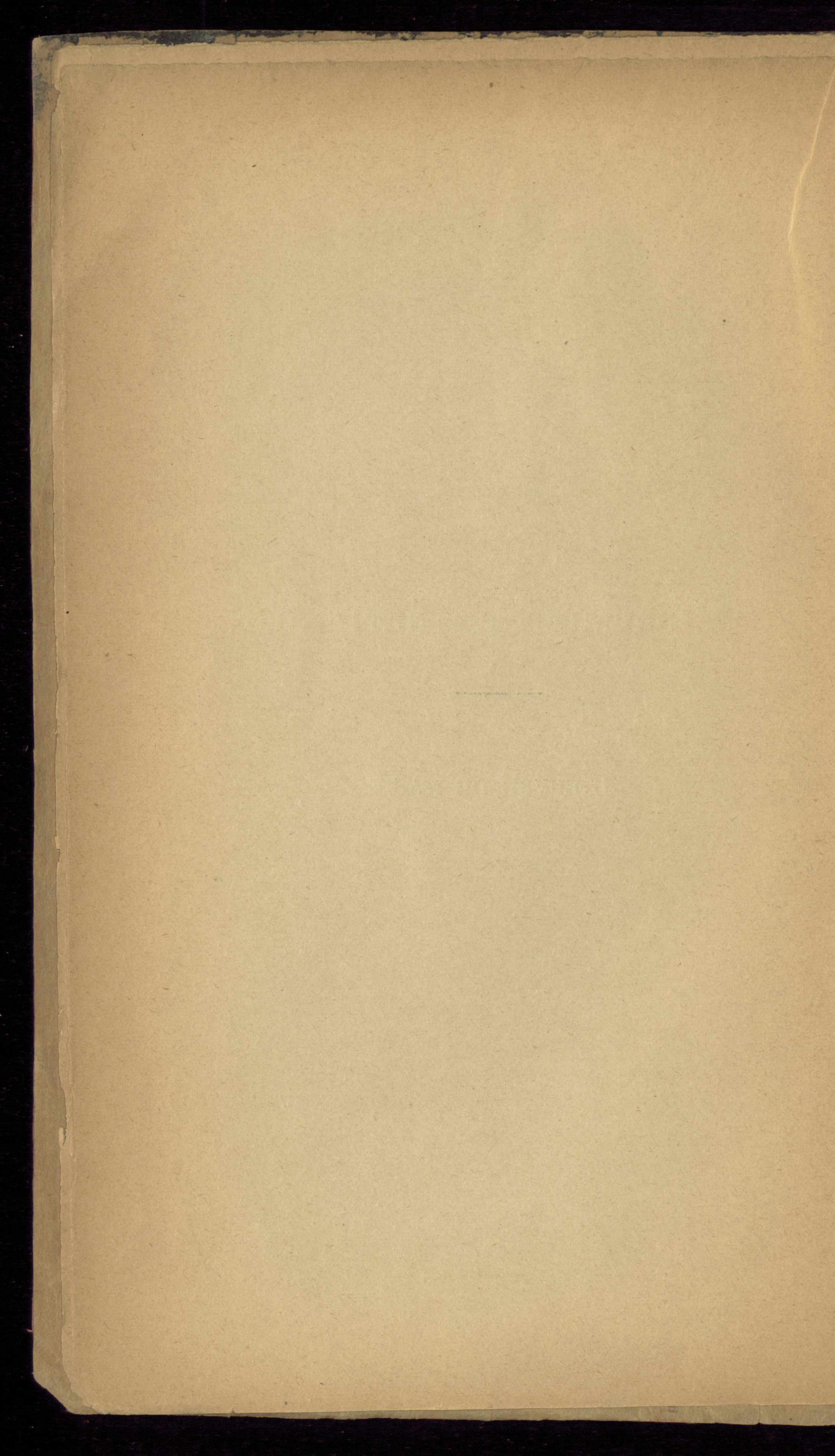
Ainsi, les pages qui suivent sont bien vaines. Ayant fait jadis une série de causeries sur les rapports de l'amour et du monde occulte, l'auteur estimait que les notes écrites à cette occasion ne valaient pas d'être publiées. D'amicales instances l'ont décidé à cette publi-

cation. Ce n'est donc pas ici un livre, mais une suite de notes, en lesquelles l'auteur touche trop faiblement à de hauts objets, l'amour, l'art et le Mystère. Veuillent les Puissances des neuf Chœurs lui pardonner d'avoir frôlé, d'un pas frivole, des choses belles ou redoutables, comme un papillon se poserait tantôt sur l'épaule de la Vénus Ionique et tantôt sur le bord ténébreux de l'Erèbe.

V.-E. M.

PREMIER ENTRETIEN

L'ŒUVRE DE MAGIE



PREMIER ENTRETIEN

L'ŒUVRE DE MAGIE

Sans doute, au lecteur nourri des concepts « du siècle » les sujets traités ici paraissent-ils déconcertants. Mais, si l'auditeur a le droit d'exiger du parleur le labeur et la peine, l'auteur en revanche, a le droit de demander au lecteur un effort : celui de l'oubli. Oui, le bon lecteur doit apporter son ingénuité, et déposer, pour un instant, le fardeau des notions, affirmatives ou négatives, dont l'alourdit l'éducation contemporaine. «Ah! s'écriait Malebranche, si je ne savais pas lire! » Lecteur sincère, te peux-tu délivrer de la fatuité de ton siècle ? Si tu crois à cette niaiserie : la science de notre temps, nous ne pouvons nous entendre. Il n'y a pas la science d'un temps ou d'un autre : il y a la Science éternelle, immuable, puisqu'elle est la vision de la réalité, voilée, puisque la vérité nue ne pourrait, sans faire le malheur du monde, sortir de son puits. Car la vérité

n'est perceptible aux hommes que par l'erreur, son mode de différenciation et d'expansion. La Science éternelle, sœur de l'Evangile éternel! entrent dans son sanctuaire, d'âge en âge égaux et fraternels, ceux qu'elle élit. Quand l'initié descendit du Sinaï, parce qu'il avait vu la vérité nue, il dut, sur son visage qui en avait gardé le reflet, jeter pour toujours le voile hermétique.

Tout d'abord, promenons un regard d'ensemble sur le programme des présentes causeries. Pourquoi réunir dans un même titre ces deux mots: la Magie, l'Amour? Mots prestigieux tous deux, investis tous deux d'une fascination immanente, et voués tous deux au même sort: à l'admiration et à l'outrage, au désir et à la malédiction ; mais tous deux poursuivant leur route à travers le monde, tous deux remplissant, avec l'impassibilité de leur force mystérieuse, leur mission qui est de charmer, — ou de blesser. La Magie, l'Amour et l'Art, n'est-ce pas les trois modes du charme ?

Et ces trois modes du charme n'agissent guère les uns sans les autres.

Ce dont je me propose de traiter ici, c'est simplement la magie, — un mot bien prétentieux. — dans ses rapports avec le premier de ses deux compagnons, l'amour et l'art. Je prends ici le terme *Amour*, non dans son sens restreint, mais dans son acception la plus vaste, dans son sens religieux. C'est un lieu commun de dire que sans amour on ne peut faire œuvre d'art. Ajoutons im-

médiatement qu'on ne peut faire œuvre de magie sans amour ou, — si l'on fait de la magie noire, goëtie ou sorcellerie, — sans haine, car la haine est le pôle négatif de l'amour.

Avant tout, il me paraît utile de définir ce que l'on entend au juste par le mot « Magie », mot décrié, tantôt redouté, tantôt ridiculisé, éveillant pour certaines imaginations, une sorte de fascination apeurée, et, le plus souvent, amenant sur les visages un sourire de dédaigneuse pitié.

Ce mot « magie » peut désigner quelque chose de très vaste et de très restreint. C'est, ou bien toute la Haute Science, tout le vertige de l'Occulte, toute la connaissance des forces secrètes de la nature, forces connues ou devinées d'un très petit nombre d'hommes, ou bien un petit coin de cette science universelle, une application, pour un but déterminé, de quelques arcanes de cette science.

Au sens réel du mot, la magie est *l'art de se servir, dans un but déterminé, des correspondances existant entre le monde visible et le monde invisible.*

Dans cette définition, nous considérons la magie comme un art. Mais c'est un art fondé sur une science. Tout art, d'ailleurs, n'est-il pas basé sur la connaissance cu tout au moins sur la pénétration intuitive de certains secrets de la nature ?

La magie a donc sa partie théorique et sa partie pratique. Elle est à la fois une science et un art. Elle est,

en quelques-unes de ses parties, un art d'application, de réalisation. Ce que j'essaierai d'exposer, en ces notes qui ne peuvent avoir de prétentions a la transcendance, c'est l'application des connaissances occultes à l'amour.

J'ai défini tout à l'heure la magie : l'art de se servir, dans un but déterminé, des correspondances existant entre le monde visible et le monde invisible, entre le monde connu, et le monde, je ne dirai pas inconnu, mais peu connu.

Le secret de ces correspondances, de ces relations, n'est pas toujours pénétré des hommes qui font œuvre magique. Souvent il n'est que soupçonné. Quelquefois même, il est ignoré et bafoué de ceux-là même qui s'en servent inconsciemment. Comme toutes les œuvres, l'opération magique est soumise à une loi de hiérarchie. On fait œuvre magique à des degrés divers. L'initié, l'adepte, le mage, fait œuvre magique, quand, consciemment, sûr de sa science et de sa force, il projette une incantation destinée à appeler certaines forces de la nature à son aide pour le but qu'il se propose d'atteindre. De même le médecin, l'étudiant en médecine, ou l'amateur quelconque fait œuvre magique, qui met un homme ou une femme en sommeil hypnotique. (Ce qu'il ne ferait probablement pas, s'il savait ce qu'il fait). De même encore, et ceci nous le verrons tout à l'heure, — le poète qui écrit un beau poème fait œuvre magique. Son poème est une incantation. De même encore la jeune femme qui coud, en secret, dans la doublure du gi-

let de l'homme qu'elle aime, une médaille quelconque enveloppée d'une mèche de ses cheveux d'or ou de nuit, fait œuvre magique, sans s'en douter. Et nous verrons à quelles forces mystérieuses et redoutables, d'elle inconnues, elle fait appel.

Si nous allions plus loin dans cette voie, nous verrions bientôt que presque tout le monde fait plus ou moins de la magie sans s'en apercevoir, tout comme M. Jourdain faisait de la prose.

Les bergers-sorciers, les rebouteux de village, les guérisseurs, certains magnétiseurs praticiens, font œuvre magique sans comprendre le mystérieux enchaînement des forces dont leur volonté contraint l'obéissance.

Laissons de côté, pour le moment, les opérateurs magiques inconscients, les magiciens malgré eux, la foule immuable des Messieurs Jourdain de la magie. Et prenons un ou deux exemples d'opérateurs magiques conscients de ce qu'ils font. Ceux-ci, je les appellerai magistes. Je m'abstiendrai d'user du mot *Mage*. Ce qui m'en éloigne, ce n'est pas qu'il est prétentieux. Si l'on n'avait quelque prétention, on ne ferait jamais rien et c'est être prétentieux que de planter des choux, c'est avoir la prétention de les voir pousser, et même de les manger quelque jour. Ce qui m'éloigne d'employer le mot mage, c'est qu'il revêt si facilement des épaules de charlatans.

Prenons donc un ou deux exemples de magistes faisant œuvre magique. Prenons-en un dont le titre seul

excite la curiosité : l'alchimiste. Celui-là, on le voit dans l'auréole dorée d'une légende. Il a, en dépit des scepticismes les plus aigus, le prestige de créer le signe matériel de la domination matérielle, l'or, le métal solaire, rayonnant comme le soleil et puissant comme le soleil. Tout cela est chimère assurément, dit-on, mais enfin, après tout, qui sait ? Ceci m'amène, pendant que j'y pense, à parler du scepticisme en ces matières, le scepticisme que Carlyle appelle « une préparation à une meilleure et plus large voie de la croyance. ». Eh bien ! je ne crois pas au scepticisme. Tout au moins, je crois que le scepticisme n'existe guère qu'à fleur de peau, à fleur d'âme, qu'il n'a en réalité, chez nul vivant, de racines profondes, de racines mordant le plus intime mystère de l'être. Quant à moi, je n'ai jamais rencontré un vrai sceptique. Toutes les fois que j'ai vu un homme s'affirmant sceptique présenter simplement, banalement, sa main à l'étude d'un chiromancien, j'ai toujours vu chez cet homme un petit frisson. C'était le « après tout, qui sait ! » qui est la ressource suprême, le pyrrhonisme dernier du scepticisme.

Non, il n'est pas de sceptique, car toute vie est un acte de foi à un axiome. Et le rythme d'un cœur est l'adhésion à celui du soleil, cœur du monde terrestre. Et tel qui se targue d'être sceptique en son esprit, — mais qu'elle est proche, la limite de son scepticisme ! — ne pourrait l'être en sa chair. En sorte que, de Pyrrhon au bourgeois voltairien, tout homme ne persiste que

par sa foi. La négation absolue serait la foi au mal, c'est à dire une impossibilité. Car le mal existe, mais *n'est* pas, puisque, conviennent simultanément métaphysiciens et théologiens, il n'est ni essence ni substance.

Le scepticisme vulgaire est acculé perpétuellement à la nécessité de se démentir. Voulez-vous me permettre une anecdote naïve, en laquelle se formule la déroute de cette affirmation négative qu'est le scepticisme. Cette déroute s'avérait dans la parole d'un petit philosophe de onze ans. C'était au bord de l'Océan breton, sur une falaise sauvage de la baie de Douarnenez : un site désert d'une poignante grandeur. Je rencontrai là, un beau jour d'été, un petit mousse, un moussaillon du pays, qui, reconnaissant que le passant qui lui parlait n'était pas ce qu'on appelle là-bas « un étranger » me parla librement. Il était d'une intelligence précoce. Il me raconta que la pêche de la sardine, seule ressource de ce pays si pauvre de pêcheurs, ne donnait pas de résultats. Alors, le mois précédent, dans ce paysage de mystère et de malédiction, on avait dit, au bord des flots, six messes pour demander que la sardine voulut bien se laisser prendre.

— Et ajoute l'enfant, aussitôt les six messes dites, on a pris de la sardine.

Cet enfant était un esprit fort, une forte tête. Il ajouta :

— Moi, je ne crois pas ce que racontent les curés,

mais y a pas à dire, pour la sardine, les messes, ça y fait. »

Son instinct lui révélait-il qu'on ne met jamais en mouvement la force du verbe sans déterminer un ébranlement dans les ondes du monde ?

Je crois que le scepticisme de n'importe qui est sujet à de telles faiblesses. Les gens du peuple, qui manifestent toujours les impressions avec beaucoup plus d'énergie que les hommes des autres catégories sociales, vous disent d'ordinaire, après vous avoir conté quelque mystérieuse histoire dont ils furent ou crurent être les témoins :

— Moi j'y crois pas, mais tout de même je l'ai vu.

Ainsi, bien des vieux marins que je faisais parler sur la légende du vaisseau-fantôme, ce mirage de mer qui, pour les initiés, serait une vision objectivée, légende du vaisseau-fantôme, dont Wagner a tiré son œuvre fameuse, bien des vieux marins m'ont juré avoir vu le vaisseau-fantôme. Et la plupart ajoutaient :

— Moi, j'y crois pas, mais tout de même, je l'ai vu comme je vous vois.

Ces anecdotes m'ont entraîné un peu loin des opérateurs magiques et de l'alchimiste.

L'alchimiste fait œuvre de magie consciente. Il cherche à faire œuvre magique sur le plan matériel. Car l'une des formes du Grand Œuvre, c'est la transmutation des métaux, c'est la production de l'or. Or, avant de se livrer à la réalisation de ce Grand-Œuvre, l'alchimis-

te a étudié et médité les lois d'évolution des métaux.

Il sait que les minéraux, comme les animaux et comme les étoiles, sont soumis à la loi universelle de l'évolution. Et tandis qu'il agit ainsi il passe pour un fou, pour un chimérique rêveur aux yeux du savant universitaire qui, à l'heure actuelle, croit que la loi d'évolution, dont quelques esprits modernes lui ont découvert un petit coin, ne s'applique qu'aux espèces animales, et que le reste de la nature se débrouille comme il peut parmi la ronde incohérente des forces aveugles que fait danser le violon sinistre du hasard.

Autre exemple d'œuvre de magie pratique : la consécration d'un talisman. Le mage qui consacre un talisman selon les rites traditionnels connaît toutes les lois naturelles que symbolisent ces rites, puérils et ridicules pour qui n'en comprend pas la portée. Il sait que ces rites sont basés sur la connaissance des correspondances mystérieuses existant entre les choses de la nature situées à des plans différents. Il sait que, selon le vers merveilleusement intuitif de Baudelaire,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il sait à quelles forces sa volonté lance un appel dans l'infini.

On pourrait passer ainsi en revue toutes les œuvres

magiques, depuis les plus hauts efforts théurgiques d'un Apollonius de Thyane, jusqu'aux plus noires turpitudes de la goétie, jusqu'aux plus immondes pratiques des saganes antiques et des sorcières villageoises, jusqu'aux enchantements des sorcières de Thessalie, qui, dit la légende, faisaient descendre la lune sur la terre.

Il est bien entendu qu'elles ne la faisaient pas descendre dans un seau d'eau, comme les enfants ; c'était l'influx de la planète que leurs cérémonies bizarres appelaient, à travers les courants de la lumière astrale, pour le projeter vers un but déterminé.

Nous venons d'indiquer très brièvement quelques exemples d'œuvres magiques. Il nous reste à voir quelles relations, quelles correspondances la Magie peut avoir avec l'amour et l'art. Nous avons vu, et nous verrons plus tard avec plus de détails, en analysant une opération magique quelconque, que la magie est l'art d'agir avec sa volonté dans un but déterminé, en sachant mettre cette volonté en harmonie avec les forces de la nature, forces dans la connaissance desquelles chacun pénètre selon son génie personnel.

Car, je dois insister sur ce point: toute œuvre magique est exclusivement personnelle. Toute œuvre magique n'est produite que grâce aux facultés de l'opérateur, qui réussit d'autant mieux qu'il a dépensé pour son œuvre des efforts plus prolongés et plus pénibles, comme un artiste fait une œuvre d'autant plus belle

qu'il a subi pour elle plus de labeur, plus d'inquiétude et de souffrances.

S'il était possible de révéler à quelqu'un le secret alchimique, cette révélation ne suffirait pas à lui permettre de créer la pierre philosophale. L'impossibilité d'une telle révélation est absolue, car toute connaissance profonde est personnelle, et nul n'y accédera jamais que par lui-même. L'Isis aux sept voiles n'est point achetable chez les proxénètes. Elle se donne, dans le mystère, à celui qu'elle élit après l'épreuve. Bien rarement, le théoricien devient réalisateur. Les philosophes du feu qui firent la chrysopée, les Nicolas Flamel ou les Bernard Trévisan sont bien peu. Assez nombreux sont ceux qui ont connu le secret alchimique. Je crois qu'actuellement il y a bien dans le monde vingt-cinq hommes possédant ce secret. Combien de ceux-là ont vu dans l'athanor l'œuf philosophal devenir la Pierre rouge ?

Connaître le secret alchimique ou tout autre secret magique, c'est exactement la même chose que connaître les règles de la versification. Ce n'est pas suffisant pour écrire l'équivalent des *Fleurs du mal.*

Elles peuvent être divulguées sans crainte, les recettes plus ou moins magiques, qui, — au dire de la tradition, — font aimer qui les possède. Il n'y a pas péril à exposer le secret des philtres et des talismans qui assurent l'amour. Tout cet attirail cérémonial est parfaitement inoffensif aux mains de qui n'a pas le

don, la faculté analogue à celle que, dans un autre domaine, les théologiens nomment la grâce.

Pour devenir don Juan, il faut être né don Juan. C'est le vieux fabuliste qui a raison quand il conte comment chacun des dieux promit d'instruire en sa spécialité le fils de Jupiter. Quand vint le tour du dieu Amour, il déclara qu'il se chargeait de tout apprendre au jeune enfant du maître.

La magie est l'art de commander aux forces de la nature. Ces forces existent-elles? Qui peut en douter? Qui nie que nous respirions dans le mystère de leurs actions ? « Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux ». Qui a prononcé cette parole ? Quelque rêveur halluciné ? C'est Napoléon. Car quel que soit le plan sur lequel il fait son œuvre, l'homme de génie est toujours en correspondance avec le cœur de la réalité. Contraints de constater ces forces, les hommes de mon temps en ont une conception singulière : ils les croient mortes. Ils les prennent pour des entités vagues, pour de ternes abstractions. Ils ne voient pas qu'elles sont des êtres vivants et conscients, divins ou démoniaques selon leurs attaches. Quel aveuglement bizarre! Est-ce pour eux qu'il est écrit : « Ils ont des yeux et ils ne verront pas » ? Ils disent la Lumière, la Chaleur, l'Electricité, mots abstraits, qui évoquent à leurs yeux faibles des non-êtres sans précision, sans vie et sans âme. Il ne s'aperçoivent pas que cette force qu'ils nomment Lumière est le geste divin

d'un Etre vivant, unique que les uns ont nommé Samas, les autres Saint-Michel Archange. Ils ignorent que la Chaleur est émanée par un Etre vivant nommé Vulcain ou Logi. Ils ne se doutent pas que l'Electricité est le respir d'un être vivant : Jupiter Elicius ! Aveugles! Aveugles! Ils ne voient pas l'évidence. Pour eux, le royaume des causes secondes est enclos d'un mur de ténèbres et le monde est *Caput mortuum.* Mais alors, qu'ils sont donc malheureux, puisque, selon la parole du tendre et profond Initié de Mantoue,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Et puisque déjà ils se privent de la vue des causes secondes, de l'aorasie des dieux intermédiaires, ils se préparent donc à subir dans l'Eternité la peine du dam, qui est la privation de la vue de Dieu, c'est-a-dire l'ignorance de la Cause première, la privation de la Connaissance absolue !

Mais qui donc nous lèvera le voile sur ces Forces vivantes ? Qui nous ouvrira la fenêtre sur le panorama du monde occulte, du monde uniquement réel ? Qui dessillera nos yeux au domaine des dieux, des démons et des anges, à la perspective des Hiérarchies ? Ne comptez sur nul enseignement. Car voici un axiome : TOUTE CONNAISSANCE EST PERSONNELLE, ÉSOTÉRIQUE ET INTRANSMISSIBLE. Non, rien ne peut être enseigné — hormis les méthodes. Mais tout peut être deviné. « Le

grand secret est ouvert », dit Gœthe. Et vous pouvez vous fier à l'unanimité des Voyants, à l'unanimité des grands génies humains. Le grand Voyant est celui qui perçoit la réalité vivante, et dont la vie, plus forte que celle des hommes ordinaires, se poursuit sur plusieurs plans du monde. Il a un pied dans les cycles lointains. Le grand poète aussi perçoit la réalité vivante, et il en inscrit le reflet dans l'allégorie. Le plus glorieux des hommes, qui fut un mendiant, Homère, nous révèle les gestes humains selon leur correspondance avec les gestes des dieux secondaires. Quelles admirables inventions! s'écrie le vulgaire. Allons donc ! Pensez-vous que son génie contraindrait l'admiration des siècles, s'il se bornait à rythmer des fantaisies? Non : il voit la vie humaine prolonger son action sur les plans de l'Invisible. Et il donne une forme à l'évidence. Et Ferdouci et Dante aussi, comme lui, donnent une forme à l'évidence qui s'impose à leurs yeux. Ils donnent chacun une forme différente. Il n'en peut être autrement. Mettez Ruysdaël et Poussin devant le même site : ils feront deux tableaux différents.

A travers les siècles, la chaîne des initiés se transmet un axiome : « Le grand Arcane est intransmissible ». Oui, car seul le peut pénétrer celui qui est prédestiné. La doctrine de la grâce est partout infrangible. Mais si le grand Arcane ne se peut transmettre, sa formule est inscrite partout. Seuls la lisent, dans l'immensité de ses significations, ceux qui déjà ont en-

tendu le sens vivant de la parole où elle est enfermée.

Pourtant, diront nos contemporains, si nulle connaissance n'est transmissible, qu'est-ce donc que notre enseignement ? Et qu'est-ce que notre science dont nous sommes si fiers, notre science, qui, en moins d'un siècle, a transformé les apparences de la vie sociale ? Et qu'est-ce donc que nos savants et nos inventeurs? Votre enseignement ? c'est une caverne dont tout esprit libre doit s'évader. Votre science ? Mais c'est la pénétration d'un certain nombre de petits Mystères. Vos grands savants ? Ce sont d'admirables adaptateurs de méthodes, de merveilleux trouveurs de tours de main. C'est cela ; c'est beaucoup, mais rien de plus. J'ai parlé de « petits Mystères ». Qu'est-ce donc?

Le monde antique, avec plus de perfection que le moderne, était organisé hiérarchiquement. Il constituait une théocratie humaine construite pour se tenir en correspondance avec les plans du monde surhumain. Et l'humanité ne peut s'organiser autrement, si elle veut vivre. Il en est ainsi, avec moins de perfection, pour le monde contemporain : la chrétienté vit de son attache avec la communion des Saints; le monde jaune vit de son enchaînement à l'esprit des Ancêtres.

Or, dans l'Antiquité, les Initiés transmettaient, dans le secret du Temple, certaines connaissances à des disciples sévèrement choisis. Et le Temple s'attachait une hiérarchie d'initiés. Il gardait,

très rares, les initiés aux Grands Mystères et dispersait dans le Monde profane les initiés aux petits Mystères. Ce qui constituait les petits Mystères correspond à peu près aux sciences enseignées aujourd'hui dans nos universités, aspects relatifs, variables de certaines vérités. Aspects variables, et ne conduisant jamais à la certitude. Cela n'est-il pas démontré avec une extraordinaire évidence non seulement pour les sciences physiques, où depuis cinquante ans, de merveilleux inventeurs de tours de main bouleversent successivement toutes les doctrines successives, mais encore pour les sciences mathématiques, d'apparence plus stables, où nous avons vu un enfant terrible de l'Occulte, le Polonais Wronski, ressusciter en ses disciples posthumes pour ébranler sur ses bases de marbre la géométrie euclidienne, et jeter contre elle le concept de l'espace à plusieurs dimensions ?

Quant aux Grands Mystères, ils ne pouvaient être diffusés dans une forme exotérique. Et seuls y peuvent accéder ceux qui sont nés pour le faire, ceux marqués au front par le sceau du destin : « les hommes deux fois nés » disaient les poètes anciens, ceux qui ont atteint certains âges mystiques connus encore des Francs-Maçons. Vous les reconnaîtrez, si vous êtes chiromancien, au signe tracé dans leur main gauche, à la base de l'annulaire. Car toute forme humaine est une révélation dans la chair, et les signes inscrits sur elle, sur la main comme sur le corps entier, sont lisibles à qui

sait lire. Signatures du ciel, disait la forte langue de l'astrologie. Des Grands Mystères, les prophètes et les révélateurs religieux donnent une adaptation accessible à tous, et ils affirment justement qu'ils ouvrent la voie à qui les suit. « Je vous donne le *Tao,* la Voie », dit Lao-Tseu, et Jésus dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ».

Entre les Grands Mystères et les petits, entre les Suprêmes et les inférieurs, toute une hiérarchie de Mystères dont chacun correspond à un anneau de la chaîne sans fin. Certains, parmi ceux intermédiaires, sont suffisamment pénétrés par d'audacieux chercheurs pour être adaptés aux besoins de tous les hommes. Ces hardis explorateurs livrent à tous les applications qu'ils en arrachent, et qu'ils jettent dans le domaine public. Avant que les fils de la Louve aient bâti les murs de Rome, il y avait, disait-on, dans les sanctuaires Etrusques, des initiés qui savaient produire des prodiges en invoquant un dieu qu'ils appelaient Jupiter Elicius, dieu mystérieux dont ils connaissaient seuls toute la puissance. Ces hommes étaient les prêtres de Jupiter Elicius. Aujourd'hui il existe parmi nous des prêtres de Jupiter Elicius. Ils ne se doutent pas peut-être de leur qualité, mais ils réalisent les mêmes prodiges que leurs devanciers étrusques, prodiges qu'ils mettent d'ailleurs à la portée de tous. Ils appellent Jupiter Elicius l'électricité, et on les nomme eux-mêmes des ingénieurs-électriciens. Ils manient avec

une surprenante adresse le respir de Jupiter, mais ils ne possèdent point tous les secrets de leurs ancêtres étrusques. Quand Alaric, avec ses Wisigoths, vint mettre le siège devant la petite ville de Niarnia, les sacerdotes de Jupiter projetèrent le tonnerre sur son armée, qui dut s'enfuir épouvantée, sans esprit de retour.

Eripiunt fulmen de cœlo,
Eliciumque vocant,

s'écriait le poète étonné, — étonné, c'est bien le mot. — Et dans tous les temps Jupiter Elicius eut des servants. Sous le bon roi saint Louis, vivait solitaire dans une petite maison du centre de Paris un vieux Kabbaliste juif, rabbi Jechielé, mal vu de ses voisins, qui le soupçonnaient de magie. Car il se passait chez lui des choses singulières. Ainsi, dans son cabinet de travail n'avait-il pas suspendu au plafond une manière de lampe bizarre ? Quand le jour tombait, il n'allumait jamais sa lampe ; il se contentait de tendre un doigt dans sa direction, et la lampe brillait aussitôt d'un vif éclat. Aujourd'hui, la lampe de Tesla est moins merveilleuse que celle d'Aladin.

Voici que nous avons parlé un peu de magie, mais bien peu de l'amour. Ah ! le sujet s'imposera bien de lui-même. Quelles relations entre l'amour et la magie ?

Ces relations de la magie avec l'art et l'amour, le langage courant en a conservé l'instinct. On dit couram-

ment : la magie de l'art, on dit d'un artiste « c'est un magicien ». Victor Hugo avait coutume de dire : « moi, je suis un mage ! » Il avait un petit peu raison. Il avait tort aussi, parce que la première qualité d'un mage consiste à n'être pas superficiel. Nous verrons que le poète opère une réalisation magique par le moyen de son œuvre.

De même, par l'amour, la femme fait œuvre de magie. Et de même qu'à l'égard de l'artiste, la langue courante a gardé le sentiment de cette œuvre. Ne dit-elle pas d'une femme : « c'est une enchanteresse, c'est une charmeuse ! » Le langage conserve, longtemps après leur disparition, l'empreinte de notions qui seraient ailleurs perdues. Les mots « enchanter, enchanteresse », ont gardé le souvenir de l'opération magique qui doit agir par des chants traditionnels sur les forces occultes, c'est-à-dire l'incantation, l'enchantement. Le mot « charmeuse » ne vient-il pas du latin *carmen,* qui signifiait, à l'origine, chant magique, c'est-à-dire incantation ?

Cette correspondance existait entre la magie et l'amour. Vous en retrouverez la notion dans les croyances populaires.

Quand on se donne la peine d'étudier de près les croyances du peuple, on y retrouve le vestige de tout ce qu'enseigne la tradition occulte. Le peuple est un réceptacle qui ne laisse rien perdre des anciennes et justes connaissances. Il ne faut pas lui demander le

pourquoi des coutumes qu'il observe. Ce pourquoi, il l'ignore. Mais il a conservé la superstition. Or, qu'est-ce que la superstition? C'est, au sens étymologique du mot, ce qui a survécu, ce qui est demeuré de la connaissance. C'est la lettre encore subsistante alors que l'esprit s'est évanoui.

Or le peuple a toujours associé, — et il associe encore, — l'idée de magie aux choses de l'amour et de la séduction. Dans les campagnes, vous entendez dire qu'un séducteur de village a jeté un sort à une jeune fille. Si, dans les classes dites éclairées, on avait renoncé à de semblables croyances, il s'est fait, depuis quelques années, une réaction. Depuis que des médecins, peu familiers avec les notions transcendantes, ont cru inventer la suggestion hypnotique, on a mis la suggestion à toutes sauces. Il eût été bien étonnant qu'on n'eût pas introduit la suggestion dans les choses de l'amour. Or, nous verrons combien est restreint le domaine de la suggestion, cette tarte à la crême de l'ignorance.

C'est tout le mystère des relations entre l'amour et la magie que je me propose d'étudier en détail dans chacune de ces causeries. Je ne puis aujourd'hui que jeter sur elles un coup d'œil d'ensemble. Je ne me flatte pas d'assurer à qui suivrait ces conseils la possibilité d'être aimé. Ceci dépend surtout de lui-même. Assurément,les sujets dont je traiterai sont peu connus. Mais qu'on ne m'accuse pas de mettre en jeu des re-

cettes dangereuses. D'abord, les initiés de tous les temps ont une tradition dont ils ne s'écartent jamais, parce qu'ils savent que s'ils s'en écartaient, cela pourrait leur coûter cher. Quand ils divulguent un secret magique, ils modifient toujours dans la formule de ce secret un détail qui en annule la vertu, si vertu il y a. Celui qui est né avec le pouvoir de se servir du secret trouvera la faute qui y est volontairement introduite. Celui qui appliquera le secret à la lettre, sans tenter d'en comprendre le sens intime, celui-là ne fera jamais qu'œuvre vaine, à moins qu'il ne se fasse du mal à lui-même.

Puis, tous ces secrets, tout le fatras des sortilèges quelconques n'a qu'un but, servir de guide plus sûr à la volonté de l'opérateur, volonté qui est le seul agent pouvant faire réussir l'opération. On peut bien donner la formule de tous les philtres, on peut bien expliquer dans tous ses détails la manière de faire un talisman. Tout cela n'est que curiosité archéologique, tout cela est parfaitement inutile et puéril entre les mains de la plupart. Entre les mains d'un être armé d'une volonté puissante, un secret occulte peut avoir une valeur quelquefois extraordinaire,et devenir une arme empoisonnée. Hélas ! l'arbre de science porte sur la même branche les fruits du bien et du mal. Mais le poète peut se promener sans danger dans le jardin des fleurs vénéneuses. Il n'en redoute rien pour lui-même ; il ne cueille aucune de ces fleurs pour autrui.

Puis, le domaine de la magie ne tente que les esprits incomplets. De son Faust, Gœthe a fait un petit esprit, tenté par de médiocres désirs, possédé par de mièvres passions; et il savait bien ce qu'il faisait. La magie : une route qui ne conduit jamais au château rêvé, mais qui mène toujours à l'abîme. La sage Eglise la prohibe ; elle sait bien pourquoi. Le monde occulte est organisé hiérarchiquement. Celui qui s'y aventure, pour fort soit-il, finit toujours par y trouver son maître. Peut-être sur les premiers plans de son ascension, rencontrera-t-il des Forces élémentaires dont il saura se faire obéir. Quel enivrement alors, s'il n'est pas très fort! Mais il s'adressera bientôt à des démons plus redoutables, qui le domineront à son tour, qui l'obsèderont, le possèderont et le jetteront au gouffre, à la folie ou à la mort. Une fois pour toutes, entendons-nous sur les termes. Ce que j'appelle dieux, anges, démons, les savants modernes, quand ils constatent certains de leurs gestes, les désignent sous le nom de Forces. Il n'y a qu'une différence de terminologie. Mais il y a aussi une différence de vision : Pour eux, ces Forces sont de vagues abstractions, perceptibles seulement par leurs effets. Pour moi, ce sont des êtres vivants, connaissables en leur essence.

Pour la majorité des hommes de mon temps, pour ceux qui se croient éclairés — mais éclairés, ce n'est pas illuminés, — la magie est illusion. Ils ont raison à un point de vue ; car elle est toujours décevante.

C'est en curieux que nous nous aventurons dans ses domaines. La curiosité n'est pas une vertu : elle porte en elle son châtiment, qui est la déception. Si loin qu'elle aille, elle finit toujours par se heurter à un mur infranchissable. Je n'ai point l'admiration de la curiosité scientifique ; ce n'est qu'une badauderie.

Je prévois une objection, un dilemme. On dira : De deux choses l'une : ou bien tout ceci est chimère, tout ceci est imposture ou puérilité ; ou bien cela a quelque réalité. Et dans ce dernier cas, c'est un danger de le révéler et les anciens initiés étaient de bien grands sages puisqu'ils savaient entourer d'un impénétrable mystère leurs périlleuses connaissances.

Je répondrai seulement que tout ceci n'est pas affaire de croyance, mais de connaissance.

« Comment, vous croyez à la magie ? » Stupeur des esprits éclairés, modernes ! Jules Michelet, qui dit des bêtises avec passion, a écrit tout un volume pour expliquer à sa façon comment on pouvait être sorcier dans « les ténèbres du Moyen-Age ». Ce brillant esprit faux n'est jamais ennuyeux. Demander : « Croyez-vous à la magie ? » c'est la même chose que demander à un mathématicien : « Croyez-vous au calcul intégral ? « Il répondra : « Je ne sais pas si j'y crois, mais je sais que je l'ai étudié ».

Il faut distinguer en magie, comme en tout art, la connaissance et la réalisation. La connaissance est une question de certitude, et la certitude a sa racine dans

l'intelligence. Au contraire, la réalisation, l'œuvre de création, a besoin de foi, de la foi qui a sa racine dans la sensibilité. Ce qui fait la supériorité immanente de l'artiste, du poète, sur le savant, c'est que le poète peut et doit allier à l'énergie de sa certitude, — effort de son intelligence — l'élan de sa foi, — effort jailli de sa sensibilité. Il doit avoir dans son poing ces deux glaives : la certitude intellectuelle et la foi, la puissance de comprendre péniblement et la puissance de saisir immédiatement. Sans ces deux forces, il est impossible de rien créer de complet, de faire œuvre solide et durable. La science profane n'expliquera jamais, mais elle comprendra sans doute un jour que toutes les imaginations des poètes sont des réalités vivantes, perçues par l'intuition du génie. Ainsi, quiconque a touché un peu à la Kabbale a vite compris que le *Paradis* de Dante n'est pas une simple fiction, mais l'expression, sous une forme de beauté, de vérités abstraites, de certitudes philosophiques, de réalités vivantes.

Il y a, en magie, deux sortes de magies : la magie blanche, qui peut s'élever jusqu'à la théurgie, qui monte vers un idéal de beauté et d'amour, et la magie noire ou goétie ou sorcellerie qui dévale vers un abîme de laideur et de haine. La sorcellerie est l'ombre dont la théurgie est la lumière. La première plonge aux enfers, la seconde remonte vers les cieux. Toutes deux ont pourtant même base. Car, comme dit la *Table*

d'Emeraude : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour le miracle d'une seule chose ».

La magie ne porte pas son action sur des plans très élevés. Les forces auxquelles elle s'adresse ne sont pas très éloignées de l'homme. Les dieux et les démons qu'elle appelle sont voisins. Elle devient théurgie quand elle veut s'élancer vers des plans plus hauts, quand elle franchit le royaume des causes secondes, le monde astral, quand elle ouvre ses ailes vers de plus mystérieux et plus purs empires. La plupart des rites des religions, tant qu'ils ont conservé leur pureté, sont œuvres théurgiques. Aux yeux de Monsieur Homais, ces rites sont des mômeries. Je crois bien : il faut de fameux yeux de Voyant pour voir quelles Forces énormes ces rites mettent en mouvement dans les ondes du mystérieux royaume, et quels Anges très hauts ils font descendre au long de l'échelle de Jacob. *Mysteria turbæ non committenda,* dit l'Apôtre.

Si la théurgie fait œuvre d'exaltation et de création, la magie noire fait œuvre de destruction et de ruine. La magie noire est la mise en œuvre du principe hostile à la vie, du principe de destruction que les Hindous symbolisent en la personne du dieu sinistre Siva, et que les Occidentaux symbolisent en la personne de l'archange noir Satan. Dans le temple de Siva comme dans la chapelle Sabbatique où se dit la messe noire, les flammes des luminaires sont courbées vers le sol.

Nous aurons à étudier — oh ! le moins possible. — la magie noire, afin de prendre garde à ses maléfices.

Cette division de la magie en Magie blanche et Magie noire, nous la retrouvons dans l'amour. Car si par l'amour la femme fait œuvre magique, cette œuvre est magie blanche ou magie noire; elle tend à la théurgie ou à la goétie. Elle est magie noire quand la femme déprime l'homme, quand elle détruit en lui les éléments nobles, quand elle sape sa force et sa volonté, quand elle sème la désillusion et le désespoir. Au contraire, la femme agit en magie blanche quand elle exalte les énergies de l'homme, quand elle éveille en lui de beaux et nobles essors. Hélas! il faut bien reconnaître, en dépit de la plus élémentaire galanterie, que le plus souvent la femme agit en magie noire. Elles sont rares, les femmes vénérables auxquelles est dévolue la gloire des grandes inspiratrices. La femme est par le destin merveilleusement armée pour la destruction.

Nous avons vu que le principal agent humain de toute œuvre magique est la volonté. A l'aide de quels procédés cet agent opère-t-il ? Sur quels adjuvants cette volonté s'appuie-t-elle ?

Quand elle a su se mettre d'accord avec l'harmonie du monde, cette volonté humaine se fixe sur un Signe et agit par l'incantation.

Qu'est-ce donc qu'un Signe, un signe occulte ? Un signe, c'est un tremplin donné à la volonté pour bondir vers son but. Ce que l'on appelle en magie un Signe,

c'est la représentation analogique d'un verbe par une forme. Ainsi, pour un géomètre, le triangle équilatéral est un Signe. Pour l'initié aussi, mais l'initié cherche à voir dans le triangle équilatéral plus de choses que n'en voit le géomètre. Il projette son triangle jusqu'au sein même des dieux, il le voit tout lumineux, et le triangle ainsi conçu lui représente plus qu'une loi naturelle, un principe fondamental, un mystère dont il pénètre l'abîme, et qu'il nomme le Ternaire ou, si vous préférez, la Trinité.

La volonté d'un homme, son verbe, quand il s'est mis en harmonie avec les forces naturelles, avec les dieux intermédiaires, les entités essentielles du monde astral, agit au moyen de l'incantation. L'incantation, c'est-à-dire le chant intérieur. De là ces rites musicaux, ces paroles traditionnelles, jamais arbitraires, que livrent les grimoires aux apprentis sorciers. Paroles qui font obéir le Silence. Car le Silence, forme que les Gnostiques assignaient à la première hypostase, est l'abîme où s'inscrit la Parole, comme la Nuit est l'abîme où s'évertue la lumière. « O flambeaux, s'écrie le grand Initié Villiers de l'Isle-Adam, que serait votre gloire sans les ténèbres ? »

Un poème aussi est une incantation. C'est un appel lancé à une beauté invisible, éparse en l'infini, appel qui contraint cette beauté à s'incarner dans le poème et à y vivre.

Toute sincère parole d'amour aussi est une incan-

tation. Elle tâche à charmer. Quelquefois elle y parvient.

J'ai essayé de montrer quelles relations existent entre l'œuvre de magie, l'œuvre d'art et l'œuvre d'amour. Toutes trois se tiennent étroitement enlacées. De cette alliance, tous les poètes ont eu l'intuition, quand ils n'en eurent pas la certitude.

Ainsi, l'œuvre d'art, née d'une incantation de l'artiste, agit ensuite sur la foule par le prolongement de cette incantation.

L'artiste, le poète, agit en Révélateur, au sens exact du mot. Il voile une seconde fois. Il tisse une draperie neuve à une idée immortelle, à un sentiment vieux comme l'humanité. La lumière qu'il projette sur quelque mystère de la vie, il l'enveloppe d'une pénombre nouvelle, où palpite pourtant la vertigineuse fascination d'un clair-obscur. C'est sur ce rayon lumineux qu'il emporte nos esprits vers la source unique, vers l'Absolu, vers le cœur même des Dieux.

DEUXIÈME ENTRETIEN

GENÈSE DE L'AMOUR

DEUXIÈME ENTRETIEN

GENÈSE DE L'AMOUR

En ce deuxième entretien, nous voici au cœur du mystère le plus troublant de la vie. Il s'agit des relations de la magie avec l'amour, avec cette force que l'antique parole affirme plus forte que la mort. Il est des sujets qu'il est redoutable même d'effleurer. Ils semblent trop mystérieux pour qu'on les dénude de l'éloquence mystérieuse du silence. Me pardonnera-t-il, le farouche Amour, le dieu jailli nu, aveugle et sagittaire, de l'œuf couvé par la Nuit, de toucher à ses ailes sans être armé du rythme tout-puissant, sans les mots exquis et forts que les poètes de tous les temps ont trouvés pour éveiller l'image charmante et terrible de l'Amour endormi ?

Eh quoi ! Vais-je pas tenter de disséquer, avec une froideur de pédant, ce sujet vêtu de passion, de rêve

et de mélancolie ? Et alors, ce sera peut-être l'éternelle aventure de Psyché apportant sa lampe dans l'obscurité ingénue où repose le jeune Eros, l'éternelle aventure d'Elsa curieuse arrachant le secret du Chevalier au Cygne. Et peut-être en voulant projeter sur ce sujet un rayon du flambeau de la Haute Science, peut-être m'adviendra-t-il une déconvenue semblable à celle de Psyché qui voit s'évanouir son adorable Eros, à celle d'Elsa qui voit disparaître son chevalier au Cygne.

Quand j'ai esquissé, dans le premier entretien, le programme que je me proposais de développer ici, j'ai effleuré les analogies de la magie et de l'amour. J'ai dit que tous deux étaient des modes de l'art de charmer et qu'ils pouvaient s'allier pour atteindre leur but.

Cette alliance ne va pas sans danger. La magie est périlleuse comme l'amour. En mettant la magie au service de l'amour, on s'expose donc à un double danger, Il y a une loi inéluctable qu'ont connue tous les initiés. Cette loi, analogue à celle que les électriciens nomment loi du choc en retour, veut que toute force mise en mouvement atteigne un but. Si vous voulez, par un procédé magique, atteindre quelqu'un, vous mettez en mouvement une force. Or, si cette force n'atteint pas l'être visé, elle reviendra frapper celui qui voulait frapper. Celui qui frappe par l'épée magique périra par l'épée magique. Et si, à l'aide de quelque procédé magique, quelqu'un d'entre vous voulait faire acte de séduction, je l'en préviens, il risque d'être séduit lui-même, et,

dame ! tant pis pour lui ! Je vous citerai là-dessus les deux vers du vieux poète délicieux :

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne lui-même.

Je vous citerai aussi, à ce propos, l'allégorie si intelligente qu'inventa un gracieux conteur initié de la décadence latine, Apulée. Dans son roman, le héros a appris qu'une magicienne de Thessalie possède le secret de se métamorphoser en oiseau. Il se fait aimer de la servante de la magicienne afin de dérober, par son entremise, le secret bien gardé. Il devient maître du secret. Il essaie de l'appliquer. Et il trouva moyen de se métamorphoser en âne.

J'ai dit que par l'amour la femme fait œuvre de magie. Proposition insolite. Simple métaphore empruntée au réservoir des images banalisées ? Non ; réalité analogique. Car en quoi consiste une œuvre magique ?

Le Sphynx, cette mystérieuse figure que nous légua la légende antique, lapidaire allégorie du Quaternaire, représentation poétique et sculpturale du Nom suprême, du Tétragrammaton, du Nom que seul le grand Pontife israélite, le Cohène-Hagadol, avait droit d'articuler dans le Sanctuaire, et que projetaient au ciel les célébrants des Mystères : « Io! Evohé! » depuis l'Orient jusqu'à l'Occident druidique, le Sphynx, unissant en un seul être fantastique l'Ange qui commande, du côté de l'Ouest, aux esprits de l'Eau, le Lion qui commande,

du côté du Sud, aux esprits du Feu, l'Aigle, qui commande, du côté de l'Est, aux esprits de l'Air, le Taureau, qui commande, du côté du Septentrion, aux esprits de la Terre, soit les quatre animaux qui, séparés, accompagnent Mathieu, Marc, Jean et Luc, le Sphinx proposait, vous le savez, une énigme aux passants. Tous les passants ne sont pas Œdipe. Et l'énigme était difficile : c'était le Grand Arcane, incommunicable. Mais l'une des révélations, adaptée au plan psychologique, que murmure aux initiés la lèvre muette du Sphinx, est celle-ci, formule constituant le quadruple et fondamental commandement de qui prétend faire œuvre magique : « Tu dois savoir, oser, vouloir et te taire ! »

Il faut donc d'abord :

1° La Science, soit la connaissance des principes dont vit le monde. Où s'acquiert cette science ? Partout, excepté dans les écoles et dans les livres.

2° L'audace, une audace qui ne recule devant rien, parce qu'elle prend sa source dans une foi inébranlable en sa propre force, mise d'accord avec la Force universelle.

3° La volonté, une volonté ferme et sûre, parce qu'elle est accordée au diapason de la Volonté céleste.

4° Le silence. L'homme qui fait œuvre magique doit avoir pénétré le Silence, d'où part la Sophia des Gnostiques. Et il en adapte à lui-même les vertus en gardant le secret sur ce qu'il fait.

Quoi! direz-vous? La femme ferait œuvre magique?

Impossible, puisqu'elle ne sait pas garder le silence. Raillez-vous ? Toutes les femmes ont l'art de parler beaucoup pour ne rien dire, et bien malin qui saurait arracher leurs secrets.

L'homme qui veut faire œuvre magique doit posséder la connaissance des forces naturelles. Il n'y a que les connaissances superficielles qui viennent de l'extérieur. Toute connaissance profonde est intérieure. Elle vient par intus-susception. Elle arrive à l'appel violent de l'intuition. *Violenti rapiunt illud.* Elle se laisse ravir par l'enlacement de la méditation, par la surprise de la contemplation, et, — si rarement ! — par le quadruple envolement de l'extase.

La volonté, il la faut affirmer par des actes. D'où la nécessité des rites, de procédés extérieurs qui paraissent puérils et absurdes à qui n'en comprend pas la portée. Assurément tout geste est absurde pour qui ne saisit point son rapport d'effet à une cause.

L'homme qui veut faire œuvre magique doit aspirer une force pour la respirer, pour la projeter vers son but, pour s'emparer de ce qu'il désire.

Or, la femme ne s'y prend pas autrement. Elle aspire, autant qu'elle peut, la puissance de charmer, pour la respirer ensuite, pour l'exhaler, pour la projeter autour d'elle.

Si nous décomposons les procédés de la femme, nous verrons qu'ils sont analogues à ceux du magicien.

Elle a la science, qu'elle a puisée en elle-même, par

l'intuition, par la faculté de savoir sans avoir appris. A défaut des nobles profondeurs de l'intuition, elle aura au moins cette forme basse de la pénétration : la roublardise.

L'audace : elle l'a, et effrénée, déconcertante ; une audace née de sa foi en son pouvoir, et une audace d'autant plus redoutable qu'elle est dissimulée sous une façade de timidité. J'admire avec quelle habileté la femme s'est fait décerner l'épithète de faible par les hommes naïfs. L'Ecriture ne se laisse pas duper. Elle dit justement : « la femme forte ».

Quant au rituel dans lequel elle affirme sa volonté, il est très compliqué : c'est tout l'arsenal de la toilette et de la parure, c'est tout le soin qu'elle prend de décorer sa personne, de l'orteil à la chevelure. Et, comme le magicien met toute la puissance de sa volonté dans le signe qu'il dessine sur un parchemin vierge, souvent une femme concentre toute la puissance de sa volonté, — de la volonté de charmer, — sur sa personne. Elle fait de sa personne un talisman, talisman vivant qui doit marcher à travers le monde en y exerçant son pouvoir de conquête. Car le talisman est un objet fabriqué toujours dans un but d'acquisition. C'est un signe agressif, au contraire de l'amulette, qui est un signe défensif. Si l'amulette est une cuirasse, le talisman est un glaive... qui, le plus souvent, blesse celui qui le porte.

Les procédés de la femme sont toujours les mêmes. Cet être qu'on prétend si compliqué est d'un fonc-

tionnement si simple. Sans doute il est influencé par la Lune, qui préside à la mutabilité des choses. Mais précisément le symbolisme catholique ne donne-t-il pas à la Vierge céleste, couronnée des douze étoiles zodiacales, la forme féminine posant le pied sur le Croissant, révélant l'Immanence dominant la mutabilité des choses, même symbole que, d'après la formule orphique, la Vénus Uranie !

Aussi les procédés féminins ne varient-ils que dans l'application. Leur source est la même. Tout est identique, conclut Hegel. Quant à l'œuvre féminine, nous la verrons, dans l'amour, suivre un procès analogue à celui de l'œuvre magique.

Nous avons vu qu'il y a deux sortes de magie. Celle qui se propose d'exalter, de multiplier la vie, puisqu'elle fait appel à des forces agissant sur des plans supérieurs, et celle qui se propose de détruire, ou tout au moins de diminuer la vie. Il y a le sentier de droite et le sentier de gauche ; le premier mène à la magie blanche, le second à la magie noire ou goétie, ou, plus bas, sorcellerie.

La création de la pierre rouge par un philosophe du Feu est œuvre de magie blanche, puisque cette pierre philosophale est une matière transélémentée, ayant récupéré et réintégré en elle toutes les constituantes de la vie, partout ailleurs dispersées. C'est ce qui lui permet d'être la panacée universelle : elle est de la quintessence de vie. Tandis que tous les êtres et

choses de ce monde ne reçoivent la Lumière vitale que fragmentée, différenciée en lumière zodiacale et décomposée par les quatre principes du monde élémentaire, Feu, Air, Eau, Terre, la pierre philosophale est une matière qui a reconquis le baiser du principe premier de la vie, de la Lumière intégrale. Ici nous touchons au Mystère que les théologiens nomment transsubstantiation. Des personnes du monde profane m'ont quelquefois demandé où elles pourraient trouver le secret alchimique. — Mais, partout ! Celui qui l'a pénétré le retrouve partout inscrit. Entrez dans la première église sur votre passage, assistez à une messe, et tâchez de comprendre ce que fait l'officiant et ce qu'il ne comprendra jamais lui-même, très probablement. Ses gestes symbolisent le procès du Grand OEuvre, sur un autre plan. Ou bien, êtes-vous lettré ? Lisez le *Songe d'une Nuit d'Eté,* d'un nommé Shakespeare, et tâchez de comprendre. Tout y est. Méditez quinze ans, si vous avez de la persévérance. Vous savez que d'après le bruit qui court à la suite de nos scientifards contemporains, l'alchimie est une folle chimère, mais qui a eu cette utilité de créer la chimie. Vous ne voudriez tout de même pas que je discute cette colossale ânerie. L'alchimie, science et art fixés immémorialement, et à jamais ésotériques, n'a rien, absolument rien de commun avec cette recherche de tours de main, très ingénieuse, très utile quelquefois quand elle n'est pas très nuisible, que les modernes nomment chimie.

Je dis recherche de tours de main et non science. Il y a une hiérarchie partout. L'alchimie est une princesse peu accessible. La chimie est une bonne commère dont les bras s'ouvrent plus facilement. Puis, il est des axiomes développant leurs conséquences. Celle-ci entre autres me paraît définitive : *Il n'y a pas de science expérimentale,* attendu que la méthode expérimentale est impuissante à mener à la connaissance. Ce n'est pas en se frottant les yeux avec un bâton d'aveugle qu'on peut voir plus clair.

Je viens de prendre pour exemple d'œuvre de magie blanche, ou bénéfique, le Grand Œuvre sur le plan matériel. Excusez du peu ! Il est pourtant une foule d'autres exemples, moins rares, tous montrant qu'elle tâche à multiplier la vie. Ainsi, la guérison d'un malade par un traitement spagyrique, ou l'exorcisme. Arrêtons-nous ici ! Les choses du plan invisible sont tellement invisibles à nos contemporains qu'ils ne reconnaissent pas la possession. Des messieurs très bien, qui ont conquis les places très enviées de médecins d'hôpitaux, en constatent certains effets, auxquels ils donnent des noms barbarement grecs. Mais la cause, ce n'est pas leur affaire de la voir.

La magie noire, ou maléfique, et ses branches, la goétie et la sorcellerie, se proposent de diminuer ou de détruire la vie. Elle tend à œuvre de destruction et de mort. Je disais qu'il est des axiomes. Je crois en celui-ci : « Toute chose a dans sa fin ce qu'elle a dans son

principe ». La magie maléfique fait appel aux puissances d'en bas, ou de gauche, — localisation toute symbolique. Elle se charge de poison pour empoisonner. Voulez-vous un exemple de magie maléfique mis en scène avec une extraordinaire précision? Lisez *Macbeth.* Shakespeare est, pour le domaine occulte, un guide infaillible. L'homme de génie est celui qui voit *la réalité,* ce que Carlyle nomme le Fait, et qui en donne une révélation. Des personnes m'ont demandé quel livre les renseignerait sur la magie. Le plus parfait, c'est *la Tempête.* Shakespeare s'y montre, dans le détail, aussi minutieux et aussi certain que mon ami Stanislas de Guaita. La magie maléfique prend son point d'appui dans le monde astral inférieur, dans le royaume de Pluton, de Satan, de Cheïtan, de Typhon, de Siva. Tous ces noms désignent la même entité. Prenons Satan, qui nous est le plus familier, et disons, si vous voulez, que Satan est le lieu des mauvais esprits, comme l'espace est celui des corps. Nous serions là dans l'à peu près. Ainsi, dans toutes les cérémonies de magie maléfique, le rituel symbolique affirme l'hostilité à la vie. Les goétiens savants placent le Pentagramme la tête en bas. Ainsi fait Faust quand il évoque le fantastique barbet. Sans être un Voyant, Gœthe savait beaucoup de choses. Le Pentagramme, ou étoile à cinq pointes, est le Signe qui induisit les Trois Mages à aller prosterner la mitre de science devant l'Enfant envoyé dans une crêche. Il est un seul péché irrémissible :

celui contre l'Esprit. Quel est ce péché ? Mystère ! disent les théologiens. Or, placer le Pentagramme la tête en bas, disent symboliquement les Initiés, c'est une des formes de ce mystérieux péché.

Dans les temples de Siva, les flammes des luminaires sont traversées par des plaques de métal horizontales destinées à empêcher la flamme de remonter où elle doit, vers les cieux. De même, dans une messe noire dont le rituel est établi exactement, les flammes sont renversées, les cierges inclinés vers le sol. C'est l'affirmation de la lutte contre les Normes de la vie.

Or, l'œuvre de la femme, par l'amour, est aussi magie bénéfique ou magie maléfique. Elle exalte les forces de l'homme ou bien elle les détruit. Je suis bien obligé de reconnaître que le plus souvent elle les détruit.

Un Gnostique dont le nom m'échappe déclare qu' « il faut passer à travers la femme comme à travers le feu ». Il oublie d'ajouter qu'on ne traverse pas le feu sans être un peu roussi, à moins d'avoir une cuirasse de diamant, ou, comme Siegfried, un cœur impavide.

Cette proposition, que le plus souvent la femme fait œuvre de magie noire, vous verrez que tous les mythes la formulent sous des formes variées.

Et, plus ou moins, la femme est toujours Dalila... Omphale, Médée, Circé, et vous, Syrènes, vous vous dressez devant les esprits des hommes, révélatrices de la fatalité féminine, mais prophétesses vaines comme

votre triste sœur Cassandre, car Vénus agit ainsi que Jupiter : ceux qu'elle veut perdre, elle les affole. Les mythes, les grandes légendes sont construits par leurs géniaux inventeurs de façon à pouvoir être adaptés à plusieurs concepts, à vivre sur plusieurs plans différents. La fable de Médée, que les poètes tragiques se sont acharnés, sans grand succès, à adapter au plan du cœur humain, doit surtout être envisagée comme mythe alchimique. Elle indique une des phases de l'Œuvre, dont toutes les phases sont incluses dans l'aventure des Argonautes.

Nous verrons aussi, dans les traditions de notre race, dont le trésor nous fut légué par les bardes celtiques, Mélusine et le chevalier de Lusignan, et surtout l'histoire de Merlin, l'enchanteur, le mage, le poète, se laissant détruire par Viviane, la charmante traîtresse. Merlin, l'homme parvenu à la suprême puissance accessible à l'homme, Merlin, le maître de la Harpe et de l'Epée, pour avoir laissé pénétrer en son sein jusqu'alors indéfectible le désir qui naissait au rythme des jeunes seins de Viviane, fut dépouillé par la charmeuse de l'anneau magique et de la Harpe, insignes de son pouvoir de Maître... O Merlin, puisse ton ombre apaisée nous barrer le chemin qui mène à la forêt de Brocéliande...

Il serait bien naïf de prétendre divulguer aux femmes quelques-uns des moyens que la magie peut mettre à leur disposition pour leur œuvre de séduction. Elles les

connaissent d'intuition. Elles les mettent en pratique d'instinct. Elles font là de la magie et de la sorcellerie sans le savoir. Car c'est œuvre de magie que de tenter de s'emparer de la volonté d'autrui. C'est quand elle s'affole d'avoir perdu tout son pouvoir qu'Athénaïs de Montespan en vient à se faire célébrer la messe noire sur l'autel de son beau ventre, aux fins de retenir le royal amant tiré par d'autres chaînes.

Divulguer des méthodes de séduction, c'est d'ailleurs inoffensif. Quand a-t-on jamais vu l'émission d'une théorie servir à quelqu'un dans la pratique ? Tout théoricien parle dans le désert. Puis, dans tout art, pour comprendre la théorie, il faut être déjà un praticien très habile. Impossible de comprendre quelque chose à la théorie de l'escrime pour qui n'est pas un tireur expérimenté.

Pour les hommes, les candides hommes si bien organisés pour être dupes, et, — qu'on me permette l'expression moderne, — si « poires », les hommes qui, naïvement, se croient des conquérants alors qu'ils sont conquis, la théorie de la séduction est encore parfaitement inutile. Ce n'est qu'une curiosité philosophique, et toute philosophie n'est qu'une badauderie supérieure.

Le point de départ, le principe, en matière de séduction, est celui-ci : **Le séducteur doit rayonner, doit** émettre un rayonnement de force magnétique, de telle sorte qu'il envahisse l'atmosphère astrale de la femme qu'il veut séduire. S'il est instinctivement très expéri-

menté dans l'art de manier les courants magnétiques, ça va tout seul. Vous voyez que nous sommes loin des théories enfantines de la suggestion, et que cette fameuse suggestion à laquelle une ignorance à la mode attribue toutes les vertus, n'a pas grand'chose à voir en l'espèce.

Pour produire ce rayonnement, pour en remplir l'atmosphère astrale de la femme, le séducteur tâche d'affirmer près d'elle, par un procédé quelconque, la force de sa personnalité. Il sait qu'il doit produire sur l'esprit de cette femme, une impression vive. Il faut qu'il viole son imagination, n'importe comment. Il faut qu'il la frappe d'admiration, d'étonnement, de terreur, d'horreur même. Il faut que sa personnalité émette une irradiation qui sera absorbée par la personnalité de cette femme. Ce sont là des moyens de séduction exotériques, et universellement connus.

Se faire aimer d'un être, c'est s'emparer de son imagination, ou, plus justement, selon une expression léguée à la langue par l'astrologie judiciaire, de son ascendant. « L'ascendant » d'une personne, c'est, selon l'astrologie, le signe du firmament qui, montant sur l'horizon,préside au développement de sa personnalité. Celui qui s'est emparé de l'ascendant d'un être, le domine et l'oblige à se donner.

Un kabbaliste du dix-neuvième siècle, expert aux choses de la passion, Eliphas Lévi, a écrit : « Les forces de la nature sont à la disposition de qui sait leur ré-

sister. Etes-vous assez maître de vous pour n'être jamais ivre, vous disposez de la terrible et fatale puissance de l'ivresse. Si vous voulez enivrer les autres, donnez-leur à boire, mais ne buvez pas. Celui-là dispose de l'amour des autres qui est maître du sien. Voulez-vous posséder ? Ne vous donnez pas. » La dernière phrase est discutable. Si vous voulez posséder superficiellement, si vous ne voulez tenir que l'apparence, certainement, ne vous donnez pas. Mais si vous voulez posséder fortement, profondément, il faudra bien vous donner. Car qu'est-ce que posséder un être ou une chose? C'est prolonger sa personnalité à l'aide de cet être ou de cette chose, en cet être ou cette chose. Si vous n'y mettez rien de votre personnalité, vous ne les marquerez pas à votre sceau, vous ne les aurez pas acquis réellement, définitivement.

Don Juan, dont on a fait le type du séducteur, ne se donne pas. Laissons de côté les don Juan de Tirso de Molina et de Molière, qui sont taillés en pleine chair vivante par la main vigoureuse de ces deux maîtres. Mais celui que ce grand désordonné de Byron a détraqué pour le passer aux poètes modernes, ce don Juan un peu conventionnel, un peu fantochard, possède-t-il les femmes qui fleurissent son cortège? En réalité, non. Les poètes modernes, depuis Musset jusqu'à Haraucourt, le montrent possédé par les femmes, et leur esclave bien plutôt que leur maître. C'est que don Juan

est une chimère. Je ne crois pas à son existence. C'est dona Juana qui existe, et réellement, celle-là !

Pour cette possession illusoire dont se contente la séduction, la formule d'Eliphas Lévi est juste. « Voulez-vous posséder ? Ne vous donnez pas ». Alors, en effet, don Juan ne doit pas se donner. Et même, si l'on pousse la formule à l'extrême rigueur de ses conséquences, le don Juan superexcellent devrait rester vierge. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, direz-vous. Question de point de vue !

La femme sait cela d'instinct, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle a souvent des résistances inexpliquées. Là gît le secret de la force, — et de la faiblesse, — de la coquette, de la Célimène, avançant dans une atmosphère de désirs autour d'elle soulevés, auxquels elle a grand soin de ne pas répondre.

Nous sommes tous enveloppés d'une atmosphère peuplée par nous-mêmes de désirs, de rêves et de péchés. Une *aura,* une auréole nous environne, où vivent avec plus ou moins d'activité, où vivent et meurent nos idées, nos passions, nos fautes, nos détresses et nos espoirs. Et ce sont des êtres réels et vivants, générés par nos âmes. Platon a très discrètement levé un coin du voile sur la réalité vivante des Idées, et des philosophes contemporains, tel M. Alfred Fouillée, ont été amenés à envisager la réalité vivante de ce qu'ils nomment les Idées Forces. L'auréole que la tradition picturale attribue aux Saints n'est pas une convention. Et tous les hommes

sont constamment vêtus d'une auréole, dont le caractère varie selon celui qui la génère. La tradition a voulu indiquer que celle des Saints est dorée parce qu'elle accompagne des types supérieurs d'humanité. L'or est le métal correspondant au soleil, c'est-à-dire à la perfection dans notre système planétaire, et toute l'antiquité, fidèle aux enseignements de ses initiés, qualifiait de doré tout ce qui lui semblait parfait. C'est dans les *Vers dorés* que Lysis a formulé la morale pythagoricienne. Cette auréole, réelle et vivante, j'ai tenté d'en évoquer la vision dans la langue qui, mieux que la prose analytique, a le pouvoir de révéler la réalité :

L'atmosphère où se meut notre être intérieur,
Nous la créons, à nos passions identique,
Du respir de nos seins gonflés d'un vent tragique,
Et, dans sa nuit, nos grands élans font des lueurs.

Des figures y sont, portant de sombres fleurs,
Nos satellites gracieux ou maléfiques.
Dans leur groupe, inondant de larmes sa tunique,
Reconnaîtrons-nous notre plus belle douleur

Qui nous mène au salut d'une main violente ?
Elle appelle les bras de la meilleure amante,
Pour nous conduire avec douceur jusqu'à la mort.

Hélas ! Même vêtus d'une amour exaltée,
Saurons-nous corriger la ligne où notre sort
Est inscrit sur la peau de la chèvre Amalthée? (1)

---

(1) *L'Espoir merveilleux*, poèmes (Société du Mercure de France), 908.

C'est par cette auréole que nous exerçons une attraction ou une répulsion. Par la nôtre, nous percevons celles des autres, et nous leur accordons aussitôt notre sympathie ou notre antipathie. C'est dans ce contact de l'*aura* qu'est la clé des soudaines animadversions, comme du fameux coup de foudre amoureux.

Et c'est par cette *aura* qu'agit notre pouvoir de séduction. Ainsi la femme qui laissa pénétrer dans la sienne un fourmillement de désirs mâles est aimantée très fortement, et fera naître de plus en plus les désirs sous ses pas, comme Vénus faisait naître les roses. Car l'eau va toujours à la rivière. Et ceci explique encore pourquoi un homme environné d'une réputation de mauvais sujet exerce toujours un prestige sur les femmes, même les plus pures. La plus sainte ne pêche-t-elle pas sept fois par jour? Son *aura* est remplie de rayons projetés par les imaginations féminines qui se sont antérieurement attardées à rêver de ses faits et gestes. Elle est puissante de représenter le mal et le fruit défendu. Et qui veut séduire un ange, doit se grimer en diable le plus parfaitement possible. Ce n'est pas une vaine fiction que cette profonde allégorie d'Eloa racontée par le plus pur et le plus désespéré des poètes français, Alfred de Vigny.

Dans cette *aura* mystérieuse qui enveloppe chaque homme, habitent des entités extrêmement variées, qui doivent être dominées par deux d'entre elles, disons deux Forces pour condescendre à la terminologie dite.

moderne, et toutes deux de directions contraires. L'une des deux, celle du pôle positif, a été allégorisée par les initiés chrétiens sous le nom d'ange gardien. Les Hindous la nomment *Atma*; et c'est la partie transcendante de la personnalité humaine. Les adeptes de la Yogha hindoue s'efforcent à la rapprocher d'eux, à l'incarner, comme ils disent. Car ils savent que chaque individu est un composé de différentes puissances strictement hiérarchisées, dont chacune a son activité, sa vie, sur un plan différent du monde invisible. En un mot, nous avons plusieurs âmes de la plus basse à la plus haute, dont chacun correspond à un degré de l'Ame universelle; je n'ai pas besoin de dire que la plus évidente inégalité existant entre les hommes, seuls les mortels transcendants ont une vie sur les plans les plus élevés, seuls ceux qui montent au sommet de la hiérarchie humaine, yoghis, saints, Voyants, mystiques, grands héros, ou grands poètes.

Quant à l'entité opposée à l'ange gardien, celle du pôle négatif, *le satellite sombre,* les initiés chrétiens si audacieux pourtant à exotériser quelques-unes des plus secrètes notions, se gardent d'en souffler le moindre mot. Les autres religions montrent la même prudence. Elles craindraient d'affoler leurs adhérents. Je ne vois guère que le polythéisme de l'ancienne Egypte qui fasse mention de cette ténébreuse entité, et encore, avec une extrême réserve. Seuls, quelques poètes intuitifs, mais ne sachant pas, l'ont soupçonné, tel le tout spon-

tané Alfred de Musset, entrevoyant un soir le trouble personnage « qui lui ressemblait comme un frère ». Il ne sied pas de nous départir de l'unanime silence gardé par tous les révélateurs.

D'ailleurs, les hauts docteurs du christianisme évitent soigneusement les révélations précises sur les entités des cycles hiérarchiques. Peut-être est-ce pour contrebalancer les turbulentes hardiesses des Gnostiques que Thomas d'Aquin ne veut rien dire de la nature des Anges. Celui qui aborde de front la question, Denis l'Aréopagite, ne risque pas d'être entendu des profanes. Il est toujours inintelligible à qui *ne sait pas*. Et il a été nourri aux kabbalistes grecs, qui ont allégorisé de la plus belle façon les neuf Chœurs en confiant à une Muse la royauté de chacun.

Nous avons déjà dit, mais nous ne saurions trop répéter, que la plupart des entités que la science profane dite moderne nomme Forces, et qu'elle considère comme de vagues abstractions, sont pour nous des êtres vivants, ayant chacun leur action précise dans l'économie du monde, et nommés par la science antique, selon la forme de leur activité, dieux, anges ou démons : Un exemple ? La Force que les modernes nomment électricité, et qu'ils ont su évoquer avec une merveilleuse adresse pour la contraindre à les servir jusqu'au jour où elle se retournera contre eux, nous la nommons Jupiter Elicius, et nous la considérons comme une des puissances jupitériennes. Nous pourrions dire aussi

qu'elle est émanée par l'ange Zadkiel, nom que les kabbalistes hébreux donnent à l'esprit de la planète Jupiter. Remarquons que les modernes ont bien été obligés de lui rendre son vrai nom.

Ils auraient bien voulu l'appeler Galvanisme. Mais elle a imposé son vrai nom : Electricité, même racine que Elicius, exprimant l'élection. (1) La syllabe *el* exprime, dans toutes les langues — ou plutôt dans la langue unique dont toutes les autres sont des dialectes, — le concept d'élévation. D'ailleurs, les dieux imposent leurs noms aux hommes. Voulez-vous un exemple ? Un grand astronome, Leverrier, rend visible au monde profane une planète jusqu'alors occultée. Les hommes nomment la planète Leverrier.

— Mes enfants, suggère irrésistiblement le dieu de la planète, j'ai beaucoup d'estime pour l'éminent Monsieur Leverrier. Mais qu'il garde son illustre nom pour lui. Moi, je veux garder le mien : Je m'appelle Neptune, et j'entends que vous me rendiez mon nom.

Jamais un nom de dieu, ou d'ange, ou de démon ne fut arbitrairement choisi. Ils ont toujours été composés selon des principes immuables, qu'appliqueront toujours, dans tous les temps et dans tous les pays, les maîtres des kabbales. Même les mots d'une langue ne sont jamais arbitrairement construits. Car le hasard n'existe

(1) Sans doute, on donne l'étymologie grecque *electron*, ambre. Mais la racine d'*electron*...

pas. Sur les origines du langage, j'ai lu, écrites par des gens de science, les plus extravagantes sottises. L'histoire de la Tour de Babel n'est pas une faribole, mais l'expression allégorique d'une réalité.

Nous n'aurons à nous occuper ici que des génies, anges ou démons, qui ont affaire aux choses de l'Amour. Le *Nuctéméron* d'Apollonius de Thyane nous a transmis le nom du génie qui assure l'Amour : c'est Jaser.

Du consentement unanime, c'est la déesse Vénus, dont le centre dans notre monde solaire est la planète Vénus, qui préside aux choses de l'amour. Les kabbalistes hébreux ont nommé — et non arbitrairement — les trois principales puissances de la planète Vénus, ou, si ce patois de pédants vous amuse, les trois directions de la force vénusiaque.

L'ange de Vénus, c'est le bel Anaël; et il équilibre l'action d'Hagiel qui est l'esprit de la plus séduisante des planètes, et l'action contraire de Kédémel, le démon de la planète, le démon qui détruit l'amour. Kédémel correspond à l'Antéros des Grecs, le Dieu hostile à l'Amour.

Ah ! si quelque jour, vous en êtes réduits à invoquer Jaser, ou Anaël, ou Hagiel, ou même le triste Kédémel, si vous ne savez éviter cette redoutable extrémité, prenez garde ! Le jeu est dangereux. Et il est toujours dangereux de mordre aux pommes mystérieuses, que ce soit celles du Jardin des Hespérides ou celles du Paradis terrestre.

TROISIÈME ENTRETIEN

L'ŒUVRE D'AMOUR

TROISIÈME ENTRETIEN

L'ŒUVRE D'AMOUR

Un de mes amis, — le meilleur peut-être, ou peut être le pire de mes ennemis. — écrivait il y a quelque temps de très prétentieuses paroles, dans un journal, à une jeune femme, d'ailleurs indéterminée. Vous pensez sans doute que c'est un bien vilain procédé que de s'adresser à une femme par l'intermédiaire des gazettes, mais nous vivons, n'est-ce pas, parmi des mœurs abominables et nous sommes bien forcés d'en subir les conséquences. Voici donc les prétentieuses paroles de mon ami, ou de mon ennemi :

« Es-tu femme, jeune et charmante ?

« Si tu fus blessée au cœur par quelque impérieux amour, si l'homme dont tu rêves à toute heure te fait l'injure de ne t'aimer pas autant que tu le mérites, viens me demander conseil. Je te parlerai comme avec

la voix de Jaser, le génie qui fait aimer. Je te donnerai le pouvoir de multiplier par des sortilèges innocents mais puissants, l'énergie de tes charmes. Je t'enseignerai le secret des philtres, et les vertus occultes de l'amande amère et du datura. Je te dirai où tu trouveras le talisman de Vénus qui donne, à qui le porte, l'assurance d'être aimé.

« Je t'expliquerai comment, en jouant négligemment avec la bague qui brille au doigt de ton bien-aimé, tu pourras si fortement magnétiser l'or de cette bague que, tant qu'il l'aura autour de l'annulaire, il ne pourra détacher son esprit de ton souvenir : au point que la nuit, dans ses rêves où rayonnera ton image, il croira son doigt dans ce délicieux anneau d'Hans Carvel, dont Rabelais t'a parlé, — et c'est la grâce que je lui souhaite, Madame !

— Mais, me diras-tu, je suis jeune, jolie et tendre. Ma beauté suffit à exciter le désir, mon cœur suffit à inspirer l'amour. Je n'ai que faire de tes conseils et de tes sortilèges. »

— « En es-tu sûre, enfant? La reine de Saba était belle et, pour elle, des peuples de jeunes hommes sont morts d'amour. Et pourtant, elle portait entre ses seins embaumés, le talisman de l'ange Hagiel qu'avait fait pour elle Hiarchas, mage de Chaldée. Cléopâtre était belle. Je le sais, car j'ai évoqué son image dans le miroir magique. Des enfants d'Europe et d'Asie languissaient à cause d'avoir aperçu ses yeux noirs. Et pourtant, des mages

Kophtes, ancêtres des centons d'aujourd'hui, travaillaient par son ordre à des philtres d'amour. Es-tu plus belle que la reine de Saba, plus affolante que Cléopâtre ? Alors, c'est bien, mon art t'est inutile : et, surtout, que je ne te voie pas, car je t'aimerais peut-être, et cette fois, je perdrais, moi, tout mon pouvoir !

— Mais, diras-tu, toi qui parles ainsi, charlatan de passage, qui donc es-tu? Toi qui prétends offrir aux autres les secrets qui donnent l'amour, la gloire ou la fortune, es-tu aimé comme don Juan, glorieux comme Shakespeare ou riche comme Rothschild ?

« Et je te réponds : « Si je ne suis ni don Juan, ni Shakespeare, ni Rothschild, c'est que je suis un autre. Et c'est, peut-être, parce que, — afin de t'offrir des pouvoirs dont la jouissance ne m'est pas donnée, — j'ai trop longuement contemplé le Mystère où palpitent les étoiles. »

Je ne voudrais certainement pas faire croire que j'ai les mêmes prétentions que mon ami, si miséricordieux aux âmes affligées d'amour.

Je chercherai seulement aujourd'hui à vous montrer comment par l'amour, ou par la haine, un être peut s'il sait vouloir, s'emparer de la volonté d'un autre.

Dans les précédents entretiens, j'ai soutenu cette proposition que l'amour fait œuvre de magie, et cette autre que la haine est le pôle négatif de l'Amour, que la haine est de l'Amour en révolte.

Aujourd'hui, j'essaierai de démontrer que l'Amour

et la haine ont les mêmes procédés, et que leur expansion est également dangereuse. Mais, avant d'étudier leurs modes d'emprise, avant d'étudier les méthodes de leurs envoûtements, il serait bon de revoir quelle est la nature de l'Amour d'après la doctrine occulte. On a déjà tout écrit de la matière ! Quelques paroles encore de plus ou de moins, c'est vraiment de bien peu d'importance.

Cette doctrine, comme vous le savez, prétend que toute loi à laquelle est soumis l'homme régit tous les êtres, à tous les degrés de l'échelle de la vie. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, dit la Table d'Emeraude d'Hermès. Par conséquent, à l'Amour sont soumis, aussi bien que les hommes, les étoiles tout en haut, et tout en bas les atomes. Les poètes grecs le savaient parfaitement quand ils ont soumis tous les Dieux à la puissance du dieu d'Amour, du juvénile Eros. La science vulgaire comprendra peut-être un jour, que toutes les assertions des poètes sont non d'imaginaires fantaisies, mais des vérités. Elle a constaté, en minéralogie, que les cristaux sont sexués. Il est des cristaux mâles, des cristaux femelles, et tous sont soumis à la loi d'amour.

Mais nous n'avons à nous occuper aujourd'hui de l'amour que dans l'humanité.

Nous laisserons de côté l'amour dans le monde atomique et aussi dans le monde de la surhumanité. Les êtres plus élevés dans la hiérarchie de la vie, ceux

que la tradition grecque nomme des daimones et que la tradition judéo-chrétienne nomme des anges sont également soumis à l'Amour. Un Voyant célèbre, souvent éclairé de fulgurantes lueurs, mais confus et diffus, Swedenborg, a décrit ces amours dans les mondes lointains, avec un extraordinaire luxe de détails tamisés par son imagination de bourgeois scandinave, et Thomas Moore les a gracieusement chantées.

Mais les amours des anges n'intéressent point les hommes. Elles sont trop lointaines, et aussi trop différentes des nôtres. Celles des cacodémones les intéresseraient davantage. Peut-être espéraient-ils y trouver des enseignements, de nouvelles formes de péchés...

Hélas ! n'est-ce point assez que d'envisager les amours humaines ? Et dire que tant qu'il y aura des poètes sur la terre, ils reprendront le thème immémorial.

Un kabbaliste de premier plan, Aristophane, expose, en la voilant sous les paillettes de son esprit, la genèse de l'Amour. Ces deux merveilleux rieurs, Aristophane et Rabelais, étaient nourris aux plus profondes connaissances. Mais comme ils ont un esprit éblouissant, notre époque de cuistrerie ne saurait prendre en considération la substantifique moëlle de l'os sculpté en marotte qu'ils lui donnent à ronger. Platon aussi était homme d'esprit, — cela arrive rarement aux philosophes, qui, d'ordinaire sont des sots, — et quand il fait parler Aristophane, dans le *Banquet*, sur l'Amour, c'est à travers la verve

paradoxale de deux beaux génies que passe la plus orthodoxe tradition, en allusions à une phase cosmogonique antérieure à celle où Moïse a jugé opportun de commencer sa Genèse.

« Chacun de nous, raconte Aristophane, n'est qu'une moitié d'homme qui a été séparée de son tout de la même manière qu'on coupe une sole en deux. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. Les hommes qui proviennent de la séparation de ces êtres composés qu'on appelait androgynes aiment les femmes; et la plupart des adultères appartiennent à cette espèce, à laquelle appartiennent aussi les femmes qui aiment les hommes et violent les lois de l'hymen. »

Là-dessus, Aristophane s'amuse à jeter sur la pénombre de très profondes et très secrètes notions les folles étincelle de sa verve. D'ailleurs, au *Banquet* de Platon, les convives buvaient ferme, si bien que seul Socrate avait la tête assez solide pour résister aux effets du « courant de jusant ».

Les qabbalistes juifs donnent, sous des formes moins plaisantes, les mêmes renseignements qu'Aristophane sur l'origine de l'Amour. L'être humain est poussé vers ses fins par les lois auxquelles il est soumis. Les philosophes énoncent volontiers que tout, dans la nature, tend à l'unité ; tout tend à réintégrer l'œuf de Brahma, disent les Hindous, à rentrer dans le sein du Père, disent les chrétiens. Selon la tradition Moïsiaque, — qui ne commence l'exposé de l'androgonie qu'à une phase déjà

très avancée de l'état que les religions nomment la Chute, — l'être humain, l'Adam-Eva, était androgyne. A une certaine période, l'androgyne se dissocia; Eve fut séparée d'Adam. C'est ce que les vulgarisateurs de la Genèse ont si burlesquement arrangé, travestissant le texte hiéroglyphique en une histoire à dormir debout. Ils racontèrent que Jehovah profita du sommeil d'Adam par lui extirper une côte, dont il fit Eve. Mais voyez comme à leur tour, certains rabbins qabbalistes ont joliment transposé l'allégorie. D'après ces subtils commentateurs Dieu prit une côte d'Adam, et s'en servit pour faire le cœur de la femme ; et il prit de la chair d'Eve pour faire le cœur de l'homme. En sorte que, selon leur forte expression, le fond du cœur de l'homme est de la chair de femme, et le fond du cœur de la femme est de l'os d'homme.

Au dire des mêmes rabbins, les âmes arrivent en ce monde par couples, mâle et femelle, et elles doivent se retrouver, tout au moins théoriquement ; car dans la pratique, les âmes-sœurs se rejoignent rarement. Celle des deux âmes qui reste célibataire contraint l'autre à demeurer captive aux mains des reines des Stryges, Lilith et Nahémah, les deux sombres épouses de l'Archange noir Samaïel.

Les origines de l'Amour, toutes les légendes les ont exposées, toujours et partout les mêmes sous les apparences différentes. Car chaque race voit la même lumière unique sous une des couleurs du prisme. Ques-

tion accessoire, d'ailleurs. S'inquiéterait-t-on beaucoup de la façon dont est née la femme aimée ? Mais puisque l'Amour renaît toujours, comment naît-il ? Comment jaillit « le coup de foudre » ? Comment, plus lentement, se produit le phénomène que Stendhal nomme « la cristallisation » ? Comment surgit la sympathie ou l'antipathie ? D'où vient qu'à première vue une personne nous attire ou nous exaspère ?

Nous savons tous que la beauté n'est point la mère de l'Amour. Vénus est la mère d'Eros. Oui, mais ce n'est pas parce qu'elle est belle, c'est parce qu'elle est Vénus. Junon aussi, et Pallas sont assez belles pour lui disputer la pomme. Mais elle seule est Vénus, et porte au flanc la ceinture des Grâces. Non l'Amour n'est point enfanté par la beauté. Le grand symbolisme d'Hésiode nous le montre jaillir, nu, aveugle et sagittaire, d'un œuf couvé par la Nuit. Il ne voit pas la beauté, puisqu'il est aveugle. Et des laiderons sont follement adorés. Des femmes superbes sont dédaignées. Et si par hasard vous voyez les femmes fatales, celles pour qui les hommes pillent, tuent les autres ou eux-mêmes, presque toujours, vous découvrez d'affreuses guenons. Et les hommes de réputation juanesque ? La plupart sont d'odieux macaques. Alors ? Cherchons ailleurs que dans la beauté la source de l'Amour.

Je vous ai parlé de l'atmosphère astrale qui enveloppe chaque individu, formée par le respir de certaines parts de son être. Car l'homme a plusieurs degrés d'être,

dont chacun poursuit sa vie sur un plan correspondant à la vie universelle. Ainsi, un homme d'une grande vigueur mentale, un homme de génie, vit très fortement sur le plan mental. On pourrait dire, et les initiés d'Asie le disent, que l'homme a plusieurs corps et plusieurs âmes s'emboîtant les uns dans les autres, ou plutôt plusieurs degrés de corps et degrés d'âme.

Dante sait exactement à quoi s'en tenir, quand il dit :

...quello error che crede
Ch' un' anima sopr' altra in noi s'accenda. (1)

Ces degrés d'être sont-ils matériels ou immatériels ? C'est là une question, résolue d'ailleurs pour certains, — d'un intérêt médiocre. Ce que les modernes nomment matière, ils ignorent ce que c'est — si bien que Berkeley et d'autres nient son existence. En tous cas, si nous acceptons le concept de la réalité de la matière, disons d'abord que la matière a des états, des degrés d'être, insaisissables aux sens, imperceptibles aux appareils de laboratoire. Les différents degrés de corps, (les différents corps fluidiques), et certains degrés d'âme relèvent de ces degrés subtils et supérieurs de la matière.

---

(1) *Purgatoire*, IV, 2. — Dante, *qui sait*, ne peut se tromper, au contraire de certains Voyants, souvent incertains. Ici, il affirme l'unité de la personnalité, mais il n'entend nier aucun des principes constituant cette unité, et dont chacun vit sur un plan différent.

Pour simplifier, laissons de côté les subdivisions. Admettons en bloc le corps fluidique ou corps astral, ou médiateur plastique. C'est ce corps astral qui se revêt d'une *aura* magnétique, d'une auréole où se condensent les volitions caractéristiques de la personnalité. Cette *aura* devient sensible aux voyants, aux somnambules en lucidité, à certains mystiques, à certains intuitifs, qui la voient et la décrivent. Ils lui attribuent une couleur; mais, pas plus que douze peintres placés devant un paysage ne verront les mêmes tons, pas plus les voyants ne percevront la même couleur. D'ailleurs, la couleur de cette auréole varierait selon les pensées et les actes de son possesseur. Elle serait dorée chez les hommes les plus purs, mauve chez d'autres très élevés encore, rouge chez les hommes charnels et sanguinaires, couleur de boue chez les hommes bas, etc., etc.

Le corps astral constitue ce que la tradition populaire nomme *le double,* cette espèce de fantôme de l'être vivant, que les peintures égyptiennes placent toujours auprès de l'homme, et que quelques savants officiels, moins timorés que leurs devanciers, se proposent d'étudier, quand ils parlent dans leur jargon d' « hallucinations télépathiques ». Ce corps astral, auquel chaque peuple donne un nom en sa langue, *lingha-sharira*, selon les Hindous, aérosome selon les Grecs, périsprit selon les spirites, aspire et respire comme le poumon, et se meut dans l'auréole comme un poisson dans l'eau. Il est, selon les individus, plus ou moins rayonnant, ou plus ou moins

absorbant. Nous rencontrons quelquefois des personnes près desquelles nous nous sentons plus forts, plus vivants, ou meilleurs. Elles sont rayonnantes. D'autres, au contraire, exercent sur nous un pouvoir de dépression. Leur contact nous rend moins actifs, moins vigoureux ou moins bons. Elles sont absorbantes. Quelques-unes semblent vampiriser nos facultés.

« Or, explique Eliphas Lévi, lorsque l'atmosphère astrale de deux personnes s'équilibre de telle façon que l'attractif de l'une aspire l'expansion de l'autre, il se produit un attrait qu'on nomme la sympathie. Si les deux personnes sont de sexe différent, il se produit en elles, ou le plus souvent, dans la plus faibles des deux, une ivresse complète de lumière astrale, qu'on appelle la passion, ou l'amour. »

Vous voyez que cette façon d'envisager l'amour nous explique comment se produisent le coup de foudre, et les élans de sympathie soudaine. Et c'est ce qui advint lorsqu'à seize ans, la petite Juliette aperçut Romeo: « Nourrice, si celui-ci n'est pas mon époux, c'est le tombeau qui sera mon lit nuptial ». Il est même possible de prophétiser que cet élan de sympathie se produira lors de la rencontre de deux personnes déterminées. Ainsi, un divinateur habile, un bon chiromancien, un praticien de l'astrologie naturelle, voire un observateur subtil formé exotériquement, pénétrant la personnalité d'une femme, doit pouvoir donner le signalement du type d'homme qu'elle aimera.

L'amour aussi est une force rayonnante ou absorbante. C'est la puissance de se donner ou de prendre. Dans l'univers, il n'est pas de force perdue. Chacune, même celle qui semble à nos regards bornés se briser sur un obstacle, va continuer ses oscillations dans les ondes du monde invisible. Cette force qu'est l'Amour ne saurait donc se perdre. Il faut qu'elle frappe un but. Il faut que la torche du juvénile Eros dévore de l'air. Il faut que l'amour trouve sa proie. Et s'il ne la peut charmer, s'il ne la peut captiver, il l'égorgera.

A don Juan, qui ne se soucie guère des amours qu'il suscite, et qui finiront par ouvrir la terre sous ses pas, on peut prédire sûrement. « Prends garde, un jour viendra où ces amours s'incarneront dans la statue du commandeur, et te broieront ! » A la Célimène qui se joue de la passion d'Alceste, on peut prophétiser sans chance d'erreur : « Prends garde : un jour viendra où l'amour d'Alceste brisera ton pouvoir ! »

Un amour réel, sincère et profond, est un véritable envoûtement. Il enroule dans les redoutables volutes de ses vagues perpétuées l'être qu'il vise. C'est un péril d'aimer. Oui, mais c'est un péril plus grand encore d'être aimé. Dans le domaine évident des faits brutaux, cela paraît à tout instant. Lisez dans n'importe quel journal la terrible rubrique des faits divers, où l'humanité se décèle dans son horreur. Vous y verrez toujours un homme ou une femme tué parce qu'il est aimé ! Quelquefois, la victime ignorait même la passion qu'elle

avait déchaînée. Un homme ou une femme qui aime fortement évertue une force. Il conclut un pacte, conscient très rarement, inconscient presque toujours, avec une force du Mystère, avec une force du monde astral. Il engendre une entité, un être réel et vivant, qui grandit et progresse, anodin ou tragique, et qui peut-être un jour dévorera quelqu'un, l'être aimé, ou, s'il y a choc en retour, l'être aimant. Que nos sentiments deviennent des êtres réels, tous les poètes le savent. Ecoutons avec quelle tendresse Baudelaire parle à cet être vivant, qu'il voit vivre et respirer, et qui est sa douleur :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille...

....Ma douleur, donne-moi la main, viens par ici...

Pourtant, je me désolerais d'éveiller en quelque âme l'effroi devant l'amour que lui donnera son destin, de le décourager de l'amour qui est, au dire de Platon, « la grande chose de la vie ». Mais seules s'effraient jamais les âmes faibles et lâches, et celles-là demeurent toujours loin de la grande et héroïque passion.

Tout sentiment, toute pensée ou toute action d'un homme se propage dans les ondes du monde invisible, s'y inscrit et y poursuit sa vie plus ou moins éphémère. C'est parce qu'il voit cette réalité que le législateur religieux dit à son troupeau : « Votre péché offense Dieu ». La formule paraît comique à Monsieur Homais. Traduisons- la en patois philosophard : « Le péché, c'est le

déséquilibre, momentané ou persistant, qu'apporte à votre personnalité votre pensée ou votre action quand elle est contraire à l'harmonie préétablie du monde. Or, ce déséquilibre d'un seul être suffit à donner une oscillation mauvaise à toute la mécanique universelle, et va jusqu'à chiffonner l'Absolu. » Sans cet axiome, je vous défie bien de bâtir une morale, fussiez-vous un universitaire distingué. Les grands poètes, dont c'est le métier de voir la réalité, mettent cet axiome en œuvre. Homère montre les hommes qui se battent, et il montre aussi tous les tenants et les aboutissants de leurs gestes prolongés sur le domaine astral. Il revêt bien entendu les forces par eux déclanchées, de la forme allégorique, anthropomorphique. (Veuille son ombre glorieuse me pardonner un mot si barbare !) Et depuis trois mille ans, le vulgaire est contraint d'estimer très beau ce qu'il dit; mais il ne se doute pas que le divin Voyant lui révèle *la réalité.*

Puisque, de l'unanime aveu des grands esprits, l'amour est une des forces qui soutiennent le monde, il doit donc y déterminer toujours une répercussion profonde. « Quand viendra la fin du monde ? » demande le disciple à Mahomet. Et le Prophète répond : « Ce sera quand nulle âme ne pourra rien pour une autre âme ». Car le Prophète voit le jeu des forces qui soutiennent la vie, comme l'horloger, avec sa loupe, voit tous les rouages d'une montre. Les autres ne voient que le boîtier, et ils peuvent croire, comme les enfants, qu'il y a

une petite bête dedans. Vous jetez un caillou dans une mare, et voici des ronds qui se prolongent successivement jusqu'aux bords. Vous faites vibrer un transmetteur de télégraphie sans fil, et voici les sphères concentriques des ondes hertziennes qui se développent sans limite certaine. Vous aimez : Jusqu'où se propageront dans l'inconnu les ondes de la force amoureuse que vous avez mise en mouvement ? Jusqu'où ? Cela dépend du caractère de votre passion, de son origine et de sa force. Fût-elle un désir passager, fugitif comme une étincelle, prenez garde tous deux, l'être aimant, l'être aimé ! Elle peut devenir un incendie qui dévorera l'un ou l'autre, tous deux peut-être. On ne badine pas avec l'amour, vous dit gracieusement le charmant Musset. Mais les grands Tragiques vous montrent le déroulement logique des péripéties, le cinéma des conséquences déchaînées.

Si votre amour a jeté ses racines au plus profond de vous même, il développera sa vie dans les cycles où peut s'évertuer votre personnalité, selon votre force ; il vibrera dans les atmosphères concentriques où respire chacune de vos âmes hiérarchisées, il gravira les degrés de l'échelle de Jacob que vous-même pouvez gravir.

Simplifions l'énoncé des interférences des plans du monde invisible. Aussi bien, les horizons du Mystère ne se laissent pas cataloguer. Plusieurs guides certains en ont dressé la carte. Si vous préférez un savant, suivez Henri Khunrath, gloire de Leipzig. Si vous vous fiez

à un poète, suivez Dante, gloire de Florence. Mais contentons-nous de la division ternaire adoptée par les qabbalistes: Monde physique, monde astral, monde empyréen. Jusqu'où monte l'essor de votre amour ? Jusqu'à ce monde empyréen ? Alors, qu'il est rare, et qu'il est fort ?

L'aile de ton baiser, quelle est son envergure ?

Mais chacun de ces trois mondes a ses échelons, et tout amour d'homme, si bas soit-il, touche pourtant aux plus bas échelons qui mènent à ce monde. Et là encore va l'amour des choses que nous croyons sans vie, car tout vit et meurt. L'ingénu Gérard de Nerval vous l'a dit :

Tout est sensible, et tout sur ton être est puissant.

Là encore va l'amour de l'acide pour la base, qui la tue et qui se tue pour faire un sel, et cet amour de l'atome pour l'atome, qu'on nomme affinité.

Et souvent l'amour prend la forme de la haine. L'un est une force d'expansion, l'autre une force de rétraction, tous deux de destruction. Tous deux ont la torche au poing. La haine est un amour impuissant à être, et elle se voue au mal parce qu'elle renonce au bien. C'est l'erreur de l'amour, et l'erreur porte en elle une force étrange, un vertige d'attraction. Cette analogie des con-

traires, cette sourde fraternité de l'amour et de la haine sont évoqués avec une extraordinaire précision par l'infaillible Voyant Shakespeare. Vous vous rappelez la terrible incantation à la haine projetée dans l'atmosphère des passions par celle qui s'envoûte elle-même, celle qui se charge de venin pour détruire autrui, lady Macbeth : « Amour, va-t-en, et toi, haine, viens à sa place en mon cœur !... »

Tout amour et toute haine sont des envoûtements. Qu'est-ce que l'envoûtement ? « L'envoûtement, dit un maître en la matière, mot très simple dans sa vigueur gauloise, est l'action de prendre pour ainsi dire et d'envelopper quelqu'un dans un *vœu,* dans une volonté formulée » Envoûter quelqu'un, c'est l'enrouler dans son vouloir, c'est l'associer à un *volt.* Ce mot *volt,* les uns le font dériver du mot volonté, les autres du latin *vultus,* effigie, visage; et ils ont tous raison; car le visage de l'homme étant la forme révélatrice de son vouloir, ou sa volonté révélée dans la chair, il est logique que les deux mots aient la même racine, et se créent des mêmes hiéroglyphes V L T. Les langues sont construites avec une telle certitude que leur armature est infailliblement dressée. Les hommes s'y trompent, mais elles ne trompent pas. Constatons qu'en magie ou en sorcellerie, la volonté est reconnue comme un tel pouvoir, que son nom se retrouve dans plusieurs modes magiques. Ainsi, nous verrons que le talisman a même racine que le grec *théléma,* volonté, et s'il est un endroit sur

terre où l'on fait tout à sa volonté, Rabelais, ce prodigieux savant, nous dira que c'est à l'abbaye de Thélème.

L'envoûtement de haine est le plus connu. Notre ami Stanislas de Guaita, qui a levé d'une main si sûre un pan du voile couvrant les œuvres de ténèbres, a exposé les rites de cette pratique avec son ordinaire lucidité. Mais les auteurs, à ma connaissance, se sont beaucoup moins occupés de l'envoûtement d'amour. Le principe en est le même. Les détails cérémoniaux varient. Une foule de recettes inondent la tradition populaire, et quelques-unes ont été colligées par des compilateurs. Je ne saurais m'attarder à ces nauséabondes gesticulations, dont plusieurs ne pourraient être rapportées qu'en latin, « dans les mots bravant l'honnêteté ».

Tout envoûtement exige une matière : *le volt*. C'est, le plus ordinairement, une figure de cire, une sorte de poupée modelée plus ou moins grossièrement à la ressemblance de la personne visée. Rien n'empêche, d'ailleurs, de la faire exécuter par un statuaire. On a retrouvé, dans des fouilles, d'antiques poupées de volt qui étaient de belles œuvres d'art. De nos jours, on peut, — et cela serait, je crois, préférable — remplacer la statuette de cire par une photographie de la personne visée. C'est pour éviter les possibilités d'envoûtement que certaines religions, comme le mahométisme, interdisent la reproduction de la figure humaine, interdiction que la photographie instantanée a rendue bien illusoire. Une fois

cette effigie obtenue, il s'agit de l'aimanter le plus possible des émanations de la victime. Il faut lui adjoindre des cheveux, des rognures d'ongles, ou, si l'on peut, une dent de la victime ; (de là l'expression courante : « J'ai une dent contre lui »), la vêtir de tissus qui aient été portés par cette personne, pénétrés de l'odeur de sa chair, de sa sueur ou de son sang, de sa plus secrète intimité.

La tradition prescrit de la baptiser du nom de la victime, car les noms ont leurs vertus mystérieuses, puisées au cœur du Verbe, — et même de lui administrer tous les sacrements qu'elle a reçus de sa religion. Une fois la matière ainsi préparée et le rapport établi, le moment vient de la suprême opération : imprégner ce volt de sa volonté, pour forcer l'obéissance de la victime. Là est la grande difficulté, et telle que le nombre des opérateurs possédant assez de science, de fermeté d'âme et de don, de grâce pour agir efficacement est infime dans l'humanité passée et future.

Tout d'abord, le choix des dates de la confection de la poupée, puis de sa consécration, est capital. Il faut avoir préalablement dressé les thèmes généthliaques de l'opérateur et de la victime.

L'*ascendant* de la victime, c'est-à-dire la planète qui montait sur l'horizon au moment de sa naissance, doit se trouver soit déprimé, soit soumis à l'influence vénusiaque, tandis que l'ascendant de l'opérateur doit atteindre un haut degré de force, être « en exaltation » comme

disent les astrologues. De plus ces deux états du ciel, relatifs aux personnes, doivent concorder avec un troisième, relatif au génie de l'œuvre, soit la situation de la planète Vénus dans le Zodiaque. Elle doit être dans le signe du Taureau ou de la Balance. L'astrologie est une très antique science tombée dans le décri, assez justement, car l'ignorance et le charlatanisme s'en sont emparés. Ce n'est pas une raison pour qu'elle n'existe plus, car elle est toujours restée ésotérique, comme toute connaisance profonde. « Elle n'existe plus », affirme trop péremptoirement de Guaita, qui savait pourtant que le trésor des connaissances demeure immuable, et toujours accessible à qui a la force de parvenir jusqu'à lui. Et il y aura toujours des hommes qui devineront.

Supposons donc la date congrument choisie. Reste le principal, soit les procédés à l'aide desquels l'opérateur commandera à l'effigie, à la poupée de cire où à la photographie assez fortement pour que ce commandement se répercute sur la personne qu'elle représente, et à qui elle est liée. Ainsi Paracelse guérissait une jambe malade en soignant une jambe modelée en cire représentant cette jambe ; ainsi s'est conservée la coutume de déposer dans une chapelle en ex-voto une jambe de cire vouée par un malade guéri à la force animant le sanctuaire. La condition expresse c'est que l'opérateur fasse de sa personne un accumulateur de force occulte, qu'il projettera sur l'effigie. Quand au rituel nécessaire, il doit être personnel, adéquat au tempérament de

l'opérateur, et, bien entendu, en harmonie avec le caractère de l'œuvre.

La mise en scène n'est pas indifférente. Elle est pour l'opérateur, un moyen de concentrer sa personnalité. Eliphas Lévi s'est longuement étendu sur ces genres de rites magiques. Il en présente de fort élégants, et décrit avec complaisance un fort joli bric-à-brac : glaive baguette, lampadaires, autel, cercle magique, pantacles, etc.

Admettons que tout soit combiné et exécuté sans une erreur, sans une défaillance : Quel sera le résultat ? Le plus probable, c'est que

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne lui-même.

Eh ! oui, il est presque certain que l'opérateur, n'ayant pas la fermeté, l'impavidité nécessaire, aura ébranlé des forces occultes qui se retourneront contre lui, en vertu de la loi du choc en retour, et il deviendra follement épris de la personne dont il voulait se faire aimer.

D'autrefois, l'opérateur fabrique deux poupées de cire de sexe différent. Il les conjoint selon le rite suggéré aux hommes par la nature, il les lie par des cheveux pris aux personnes figurées, et il leur insuffle son vouloir dûment aimanté. Et le résultat, s'il y en a un, sera

probablement le même que dans le cas précédent : une déception profonde.

Pauvre cœur humain ; si ses passions vont s'armer dans les cryptes du monde occulte, elles se retourneront contre lui.

QUATRIÈME ENTRETIEN

LE TALISMAN RÊVÉ

QUATRIÈME ENTRETIEN

LE TALISMAN REVÉ

Dans tous les pays, dans tous les temps, l'âme des hommes s'est laissé caresser par une unanime légende : à un homme ou à une femme, jeune le plus souvent, — car il leur faut être à l'âge des enthousiasmes et des illusions, — mais toujours attristé, une apparition se montrait. C'était tantôt, — et Scherehazade, la conteuse d'Orient aimait à les dépeindre ainsi, — un vieux génie à longue barbe blanche, aux yeux indulgents et pensifs. C'était tantôt, — et nos conteurs d'Occident les chérissent sous cette apparence, — une jeune fée à chevelure blonde, aux yeux doux comme le mensonge des femmes. Au cœur douloureux, au pauvre hère las de souffrir, à la jeune fille dont les larmes déjà rongeaient les yeux tendres, le vieux génie, ou la jeune fée faisait un présent. Ils donnaient tantôt une pierre précieuse, ou une perle, ou une médaille,

ou une fleur merveilleuse, ou n'importe quel objet, banal d'aspect. Et cet objet, quelles que fussent sa forme et son origine, devait avoir sur le destin du donataire une bénigne influence. Et le génie ou la fée donnait au cœur attristé, attachée à cet objet, une parcelle de la seule force qui fasse vivre, une parcelle d'espérance. Cet objet, ainsi enveloppé d'une auréole d'espérance, c'est un talisman.

On accorde aux poètes le droit aux plus étranges des rêves. Voulez-vous me permettre de dire celui que je caresse en ce moment. Je souhaiterais d'apparaître ici, semblable un peu au génie des contes orientaux, à la fée des légendes occidentales. Et si, n'apportant pas ici de talisman merveilleux, je viens prononcer sur ces objets quelques paroles superflues et frivoles, du moins, je souhaiterais que ces paroles eussent aussi le pouvoir d'évoquer l'espérance.

Un talisman ? Est-ce donc autre chose que de la chimère et de l'illusion ? Est-ce donc autre chose qu'un procédé astucieux exploité par les charlatans experts à trouver des dupes parmi les plus grossières cervelles populaires ? En tout cas, seuls des rêveurs ou des fous peuvent s'occuper de telle faribole ! Croyez-vous ? Quand nous aurons vu ce qu'est, en sa réalité latente, un talisman, nous percevrons que c'est à ces talismans tant méprisés que l'humanité puise la force de vivre. Car alors, nous comprendrons qu'un chef-d'œuvre aussi est un talisman. Et quand un grand poète, un pro-

phète, donne à l'humanité un tout-puissant chef-d'œuvre, il lui fait don d'un talisman, d'un objet dans lequel il a enfermé une révélation nouvelle de la Beauté et de l'Amour, une forme encore inconnue de l'Espoir.

L'antiquité, qui avait en ses maîtres une foi que nos races ignorent, symbolisait dans ses légendes ce magique pouvoir du poète, pouvoir de donner des talismans. Elle faisait vivre cette notion dans une image. Ainsi, au temps où elle avait la joie de voir en ses murs son glorieux enfant, la ville de Mantoue se trouva un beau jour terriblement incommodée par une invasion de mouches. Et elle demanda au grand poète de la délivrer de ce petit fléau. Virgile fit clouer une mouche d'airain sur la porte de la ville, et il aimanta la mouche de son verbe qui devait prendre un pouvoir sur le monde. Les mouches obéirent à l'incantation du profond initié, et elles disparurent de Mantoue. Cette coutume est fréquente, chez tous les peuples, de se débarrasser des bêtes nuisibles par l'incantation. Un peu partout, un opérateur de village trace sur un mur un cercle dans lequel arrivent en foule les cancrelats, ou les millepattes. Quelquefois, on agit ainsi pour les scorpions. Et dans nos campagnes, des taupiers, en grand nombre, se transmettent de père en fils les formules qui enchantent les taupes, les mulots et les musaraignes, fléau des récoltes.

Je ne crois pas que la crédulité des hommes, leur faim d'espérance, se soient accrochées plus incessam-

ment à autre chose qu'à cet objet fantastique, souverain des désirs, dispensateur rêvé de l'amour, de la fortune et de la joie, qu'est le talisman. Y aurait-il quelque réalité dans ce chimérique songe ?

En vérité qu'est-ce qu'un talisman ?

Un fragment de matière dont l'homme a su multiplier l'âme. Un objet auquel l'âme humaine, en harmonie avec les forces de la nature, a communiqué une force.

Cette définition peut s'appliquer, je pense, à toute l'échelle des talismans, du plus haut au plus bas, au chef-d'œuvre, au poème, au livre sacré aussi bien qu'au bout de parchemin, au disque de métal, au caillou qui constitue le talisman proprement dit.

La formation des mots donne toujours infailliblement leur sens profond. Quand on veut connaître l'étymologie d'un mot, il ne s'agit pas de chercher sa ressemblance avec un mot de telle ou telle autre langue. C'est là des amusettes inoffensives de philologue. Il s'agit de pénétrer, par le calcul ou par l'intuition, les hiéroglyphes qui forment ce mot. « Quand je prononce un mot, a dit Mohamed, je pense les soixante-dix-sept sens qu'il contient ». Remarquons en passant que si le Prophète dit soixante-dix-sept, et non soixante-dix-huit, nombre des lames du Tarot où toutes les connaissances accessibles à l'esprit humain sont condensées, c'est qu'il ne tient compte de l'arcane 21ᵉ, pour des raisons de lui connues. Et que cette parole du Pro-

phète nous soit une précieuse leçon d'humilité, à nous autres, pauvres diables, qui dans des ouvrages comme le *Cantique des Cantiques* ou *l'Apocalypse,* dans des poèmes comme l'*Iliade,* parvenons très péniblement à comprendre trois ou quatre sens au plus.

La langue française a sa partie hiéroglyphique, comme toutes les autres, et, comme toutes les autres, elle est un dialecte de la langue unique et maternelle, celle qu'affirme le symbole de la Tour de Babel. Dans le mot talisman, les hiéroglyphes T L S M N révèlent l'alliance d'une aspiration avec sa fin. N'importe quelle méthode de cabale numérale trouverait ce sens. Le mot « télesme » pour les commentateurs de la Table d'Emeraude, signifie la force du plan astral. Donc, le talisman, de par son étymologie, est un objet qui conclut une alliance pour tendre vers sa fin. Ainsi, il aliènerait la liberté de l'homme qui en use, si, selon la définition de Thomas d'Aquin, la liberté est le pouvoir de tendre fortement vers sa fin.

Les âmes naïves souhaitent la possession d'un talisman qui assure le pouvoir d'être aimé. Mais quelles sont les âmes naïves ? Celles de tous les hommes. La plus défraîchie, la plus délavée par les égoûts de la vie, ou la plus profondément trempée aux eaux épaisses du rationnalisme vulgaire, redevient naïve si elle se laisse choir dans la passion. Mais nulle ne demande l'amulette qui protège de l'amour, de ses tourments et de ses destructions. Et pourtant celle-là suivrait la voie de la

sagesse qui formulerait un tel vœu. Mais même en possédant cette amulette, comment diriger sa vie intérieure selon la vertu de cet objet protecteur ? Entrer au couvent, comme le crie Hamlet à la triste Ophélie ? C'est se vouer à une forme de l'Amour qui peut être dévorante et terrible. Imiter l'indiscret stoïcien que réprouve Lafontaine, et qui châtre l'âme de toute ardeur ? C'est, sur le plan animique, imiter les Skoptzys russes, qui sacrifient leur virilité à leur souhait de voir s'éteindre l'humanité.

Plains l'homme abandonnant aux mains de l'Ange sombre
La détresse d'un cœur qui n'a pas su souffrir !

L'amulette contre l'amour, quelle jeune femme la voudrait porter entre ses seins pour les cuirasser contre le prestige du sentiment qui leur donnera leur heure de beauté ? Car si le talisman est l'arme de l'attaque, le glaive, l'amulette est l'arme de la défense, la cuirasse. Le talisman est baigné des forces vives de l'activité, l'amulette des forces mortes de la passivité. Pour se garer des coups du destin, toutes les races portent des amulettes, différentes selon leurs traditions. Déchu des splendeurs de la noire civilisation lémurienne, le nègre sauvage, — qui n'est pas un primitif, comme le croient les anthropologues — porte au cou son gris-gris. Le jaune porte gravé un caractère des kings ; le musulman, un sourate du Coran ; le chré-

tien son scapulaire ou sa relique ; l'israélite place à sa porte écrit sur un rouleau de parchemin le neuvième des dix noms divins de sa Kabbale : Shadaï.

Les amulettes se trouvent partout. Elles répondent à un besoin que sentent surtout les gens qui se prétendent sceptiques. Il y a dans l'esprit humain un besoin immense de foi, et une nécessité d'accrocher cette foi soit à une vision personnelle de la vie, soit à une doctrine traditionnelle. Si bien que les esprits n'ayant le pouvoir de se lier à l'un ou l'autre de ces supports s'amarrent un jour ou l'autre aux plus excentriques superstitions. Mais il est rare qu'une superstition, pour stupide qu'elle paraisse, ne soit pas la déformation affolée d'une vision primitivement juste du réel. D'ailleurs, ceci est pour moi un axiome que *nous ne pouvons percevoir la vérité que par l'une des erreurs multiformes en lesquelles elle se différencie.*

Ceux mêmes — innombrables, formant l'immense majorité de l'humanité, — qui ne subissent d'autres règles que les fluctuations de l'opinion ambiante, les moutons de Panurge mondains, portent les amulettes inventées par la mode, et jetées dans la circulation par d'adroits commerçants ; bijoux porte-bonheur, ou fétiches bizarres, camelotte où s'épanouit le mauvais goût le plus déhonté.

Quelquefois, l'amulette est créée par l'ingénuité sentimentale. Et ce n'est pas celle-là qui mérite le dédain. Telles les boucles de cheveux données par une main

aimée, ou les médailles ou tous autres objets aimantés par l'affection, et destinés à confirmer la protection occulte d'un sentiment profond.

Ainsi donc, l'amulette protectrice, infiniment répandue, est beaucoup moins illusoire que le talisman, immensément espéré, inévitablement décevant. Car il faut en prendre son parti : un talisman est, comme la science dont il dépend, personnel et intransmissible.

Certaines gens croient que tout s'achète. Celui qui achète un talisman ne peut devenir le possesseur de sa vertu, pas plus que l'homme qui achète le corps d'une prostituée ne peut devenir le possesseur de son amour. Un talisman est un signe représentatif d'une force occulte. On peut vendre un morceau de métal, mais non l'auréole invisible qui l'enveloppe et qui peut lui constituer un pouvoir. Le bon sens est la plus rare qualité de l'esprit humain. Il indique bien simplement que les gens qui vendent des talismans assurant la fortune devraient commencer par être millionnaires eux-mêmes, en sorte qu'ils n'auraient plus besoin d'exercer leur petit commerce. On allèguera qu'un théoricien n'est pas nécessairement un praticien, et qu'un entraîneur serait fort empêché d'exécuter ce qu'il fait faire à son poulain. Mais un homme qui possède un talisman devrait savoir s'en servir. Aladin use sans effort de la lampe merveilleuse. Elle lui fut donnée, et ce conte d'Orient cache un sens profond. Si l'on ne peut vendre un talisman, on peut donc le donner, et

avec lui sa vertu ? Peut-être, dans certains cas, si le donataire est lié au donateur par une solide affection. Mais alors, si le donateur savait bien ce qu'il fait, il ne le donnerait pas, et si le donataire savait ce qu'il fait, il ne l'accepterait pas. Pourquoi ? Parce que le talisman est un objet dont il ne faut jamais user.

Pourquoi ?

Je ne mettrais pas de paratonnerre au toit de ma maison. Car avec cette pointe de fer, ma maison acquerrait bien plus de chances d'appeler le tonnerre que sans lui. Et il suffit d'un petit dérangement dans le mécanisme du paratonnerre pour que la foudre, au lieu d'aller se perdre dans la terre, mette le feu à ma maison. Supposons que vous possédiez un talisman réel, fort d'une vertu. C'est un revolver chargé entre les mains d'un enfant. Les forces auxquelles il correspond se retourneront très probablement contre vous. C'est l'immanent péril de toute magie : jouer avec le feu. La profonde expérience des initiés qui parlent par paraboles a toujours exprimé cette constatation en ses contes. Chaque fois qu'un génie ou une fée a donné à un homme un pouvoir surnaturel, cet homme l'emploie inévitablement à faire des sottises. Voyez par exemple l'introduction au domaine public du maniement de certaines forces radio-actives. Quels accidents n'a-t-elle pas engendrés ! Celui qui possède un talisman de Jupiter assurant la domination ne manquera pas de devenir esclave. Si son voisin reçoit un talisman saturnien at-

tirant la fortune, il a beaucoup plus de chances qu'un autre de courir à la ruine, et s'il a un talisman de Vénus appelant l'amour. s'il n'a pas la tête très solide, il finira sans doute par le suicide pour chagrin d'amour, comme une fillette sentimentale. Mais rien ne décourage l'espoir des hommes et leur faim d'illusions. C'est tout ce qu'ils ont gardé des trésors que contenait la boite de Pandore. Après ces avertissements dictés par Minerve, vous souhaiteriez encore le talisman qui appelle l'amour ? Il faut que l'enfant ait mis le doigt sur la flamme pour savoir qu'elle brûle. Soit. Voyons de quoi il retourne.

Du talisman proprement dit, l'œil ordinaire ne perçoit que le corps. L'œil d'un Voyant perçoit l'auréole qui l'enveloppe. Le plus souvent, c'est une gemme, ou un disque de métal ou de parchemin, sur lesquels sont inscrits des figures et des caractères. Telle est la matière de l'œuvre. Mais elle doit être transsubstantiée. Elle doit avoir été investie d'une âme, une âme frémissante des forces mystérieuses qui l'ont emplie de leur influx. Je sais combien cette proposition doit choquer les esprits de la terre, ceux pour qui l'horizon du monde est très limité. Les taupes ne croient pas à l'œil du lynx.

Cette âme du talisman, cette force dont l'a investie une volonté humaine, est-ce donc autre chose qu'une invention de rêveurs ? Est-il possible qu'un homme puisse ainsi exercer une action sur la matière ? Est-il admis-

sible qu'entre un fragment de matière et cette force immatérielle qu'est la volonté humaine, un lien puisse s'établir, lien si puissant que le fragment de matière garde le pouvoir d'agir sur des forces nouvelles ? L'unanimité de la tradition, et la Haute Science, et l'intuition des Voyants répondent oui. Ecoutons comme l'intuition du cher et tendre Léon Dierx a gracieusement rythmé le secret du talisman :

L'invisible lien, partout dans la nature,
Va des sens à l'esprit et des âmes aux corprs ;
Le chœur universel veut de la créature
Le soupir des vaincus ou l'insulte des forts.

L'invisible lien va des êtres aux choses,
Unissant à jamais ces ennemis mortels,
Qui, dans l'anxiété de leurs métamorphoses,
S'observent de regards craintifs ou solennels.

Pour qu'un talisman soit, il faut qu'il soit devenu non plus seulement une chose, mais un être. Il faut que, comme les êtres, il vive sur plusieurs plans différents. Il faut qu'à son corps visible aient été joints un corps fluidique et une âme.

Le corps visible, ce sera le parchemin, ou le métal, ou la pierre sur lesquels sont inscrites les figures.

Le corps fluidique sera constitué par les rayons de la lumière zodiacale et planétaire évertués jusqu'à lui.

Et comme il faut que le talisman s'éveille à cette vie à l'heure où passent dans le monde astral les vibrations les plus propices, il sera nécessaire de bien choisir, en toute connaissance de cause, le jour et l'heure où il sera préparé, puis consacré.

L'âme ! Ah ! la lui donner ! Quel sculpteur ayant fait une statue de Galathée, trouvera en lui la force de contraindre Vénus à jeter l'étincelle vitale dans le corps de marbre ? Seul un grand artiste peut faire un chef-d'œuvre. Et c'est œuvre d'art, aussi difficile, aussi rare qu'une autre, que de verser dans un disque de métal une vie excessive, prenant racine en des domaines lointains et mystérieux, une vie différente de celle du simple minéral. Donc, si le talisman est chose possible, sa valeur dépendra de celle de son formateur. Il sera imprégné de sa force, soit, mais aussi de ses faiblesses et de ses erreurs, car il n'est point de mage parfait et infaillible. En sorte que le talisman sera toujours un danger. Achille, le plus complet des héros, était vulnérable au talon. Sa mère Thétis l'avait bien trempé dans l'eau du Styx qui rend inaccessible aux blessures, mais elle le tenait par le talon. Je ne crois pas à l'existence du talisman sans défaut, pas plus que du sonnet sans défaut. Si savant soit-il, si maître de lui, le mage qui l'aura consacré aura ébranlé, sans s'en douter, quelque force hostile, quelque démon adverse, qui aura insufflé sa flamme mauvaise. Et c'est pourquoi la magie est chimère, c'est qu'elle est con-

damnée à atteindre la perfection, et la perfection n'est pas de ce monde.

Ah ! vous prétendez manier les forces surhumaines, vous vous targuez de contraindre à vous obéir les légions du monde invisible ! *Eritis sicut dii.* A l'initiation aux Mystères dans le sanctuaire égyptien, une forme voilée murmurait au postulant : « Osiris est un dieu noir, mais toi, tu peux être un dieu si tu veux ! » Oui, si tu veux, mais la volonté de l'homme n'est jamais parfaite; elle n'obtient jamais le triomphe définitif sur la fatalité. C'est dans sa lutte, dans ses défaites comme dans ses victoires qu'est sa beauté. Tu peux être un dieu, si tu veux, mais tu ne sauras pas vouloir.

Mais alors avez-vous entièrement dépouillé la nature humaine ? Etes-vous entré dans la surhumanité sans rien y apporter de votre fragilité ? Infaillible et indomptable ? Hélas ! j'en doute ; toute cuirasse a son défaut.

Mais supposons le talisman parfait, investi de son juste pouvoir, sans défaillance et sans erreur. Celui qui le maniera ne pourra se défendre d'en mésuser. Et certainement il se blessera comme un enfant à qui l'on a donné un pistolet. Au dire de la légende, Moïse avait forgé un anneau d'amour. Il dut alors forger un anneau d'oubli. Et c'était Moïse !

J'ai esquissé, en quelques traits sommaires, la théorie

du talisman (1). Elle explique les minuties de la pratique. Assurément, tout le cérémonial magique de la formation et de la consécration d'un talisman peut être considéré sous deux aspects par qui n'en soupçonne pas l'esprit : Ou bien il paraîtra une mise en scène amusante par son pittoresque, par sa tendance décorative, ou tout simplement une série de puériles et grotesques superstitions.

Nous n'avons à nous occuper ici que des talismans pour l'amour. Je n'ai pas besoin de dire que tous doivent être sous l'influence planétaire de Vénus. Ceci est du consentement unanime. Quant aux influences zodiacales, c'est celles du Taureau et de la Balance qui sont préférables, pour des causes que nous essaierons d'élucider dans un autre chapitre. Selon la tradition astrologique, Vénus est le plus favorable aux choses et aux gens de la terre quand elle se trouve dans l'un ou l'autre de ces Signes.

La matière du talisman sera donc toujours *signée* par Vénus, soit choisie parmi les choses qui correspondent avec la force vénusiaque. Si c'est du métal : le cuivre ; si c'est du bois, de l'amandier ou de la racine d'iris; si c'est une gemme, les béryls ou la topaze ou le lapis-lazuli. On fait aussi le talisman d'amour, comme tous les autres, sur du parchemin vierge

---

(1) Le meilleur ouvrage sur les talismans est, à notre connaissance, celui de Gaffarel : *Curiosités inouyes sur la Sculpture talismanique des Persans*. S. l. 1650.

ou sur un papier à la cuve. Mais quiconque a le sens des correspondances comprendra qu'il faut éviter de le faire sur le papier produit par la pâte de bois, puisque le bois pourrait être du chataignier ou du sapin, *signés* par des influences astrales hostiles à Vénus. Si l'on grave les figures, pantacles ou caractères sur parchemin ou papier, mieux vaut user, au lieu d'encre, de sang de colombe ou de passereaux, oiseaux chers à Aphrodite.

Il serait fastidieux d'entrer dans tous les détails des rituels employés dans la préparation des talismans, rituels qui varient ,d'ailleurs, selon les préférences de l'opérateur, et qui seront toujours valables si tous les éléments en sont pris dans le cycle vénusien. Mais il faut bien prendre garde à n'y introduire aucune désharmonie. Cornélius Agrippa, au XVIe siècle, cerveau encyclopédique et un peu fluctuant, et Eliphas Lévi au XIXe se sont complaisamment étendus sur tous les points du cérémonial. Voici un gracieux tableau des accessoires tracé par Eliphas Lévi : « Pour les opérations amoureuses, la robe sera d'un bleu azuré ; les tentures seront vertes et roses, les ornements de cuivre poli ; les couronnes seront de violettes ; les guirlandes de roses, de myrte et d'olivier ; l'anneau sera orné d'une turquoise ; le lapis-lazuli et le béryl serviront pour la tiare et les agrafes ; les éventails seront de plumes de cygne, et l'opérateur aura sur la poitrine un talisman de cuivre avec le caractère d'Anaël

et ces paroles: « Aveeva Vadelilith ». Nous préférerions les couronnes de verveines au lieu de violettes, une émeraude au lieu d'une turquoise, des plumes de colombe au lieu de plumes de cygne (le cygne est jupitérien : Léda en sut quelque chose), et l'olivier nous semble relever de Saturne, ennemi de Vénus.

J'ai tenté ailleurs une esquisse d'incantation s'élevant dans dix cycles. Voici le fragment consacré au cycle où se meut le monde vénusiaque :

« IODHÉVAUHÉ TSEBAOTH ! C'est par la victoire que tu te manifestes, par la victoire de la vie sur la mort. Ta semence suscite les Elohim vers la sphère sourieuse de Vénus, génitrice de l'amour. En simarre céladon tiquetée d'émeraudes, les tempes enserrées du tortil de cuivre rouge fleuri de verveines et de roses, enivré par les effluences du musc et du safran, je t'invoque Anaël, à l'heure où ton corps planétaire vient charmer de sa beauté le Taureau du Zodiaque. La violente extase de l'amour emportant l'âme hors de la vie, au bord de la mort, — car posséder un idéal, c'est modifier la forme de sa vie aussi profondément que par la mort, — l'extase de l'amour, tu la peux verser de la coupe que détient ta main charmante. L'amante qui me fut destinée, avant la terre, la moitié perdue de l'androgyne que je fus, tu l'enverras vers mon baiser. Empêche, je t'en supplie, les reines des stryges Lilith et Nahémah de la retenir captive en la nuit inconnue. Mets en la matrice de la femme aimée la vibration

d'amour qui va se perpétuant, à travers la moelle des Elohim, jusqu'au cœur même de Dieu ! Et neutralise de ton haleine embaumante les maléfices du démon jaloux des beaux couples heureux, Antéros ou Kédémel ! » (1)

Mieux le rituel sera conçu selon la personnalité de l'opérateur, plus il vaudra ; et quant à ses minuties, elles servent à fixer l'attention et l'imagination de l'opérateur, d'autant plus fortement qu'elles seront plus compliquées. Ainsi les religions qui conservent le plus d'empire sur leurs fidèles sont celles qui les obligent à accomplir les rites les plus tâtillons, tel l'islam. L'âme humaine est ainsi faite qu'elle a besoin d'être tenue dans les lisières des règles les plus strictes, sinon, elle tend à la dispersion et au désordre. Dans une cérémonie magique, plus les gestes seront compliqués et difficiles, plus l'imagination de l'opérateur sera surexcitée, plus sa volonté prendra de tension, et plus il mettra d'énergie en action. Il invoquera ainsi des forces d'autant plus élevées dans la hiérarchie. En quoi, d'ailleurs, il sera d'autant plus imprudent, puisque quiconque tentera la magie sera voué à la même aventure. S'il parvient à maîtriser et soumettre les premières forces qu'il rencontre dans la voie sombre, il finira toujours par y trouver *son maître*.

Tous les rites, d'ailleurs, doivent être organisés selon

---

(1) *Contes surhumains*.

un même principe. L'opérateur doit d'abord se mettre en relation avec la force qu'il veut appeler — en l'espèce, c'est la force vénusiaque, ou, comme diraient les cabalistes hébraïsants, l'ange Anaël. Il aimante de cette force les objets et lui-même. Puis il aspire cette force, il en imprègne son esprit, et enfin, — troisième terme de l'opération, — il projette sur la matière du talisman son propre esprit dynamisé de la force vénusiaque. Ainsi le talisman sera chargé comme une bouteille de Leyde. Le procès d'un geste magique est exactement le même que celui d'une cérémonie religieuse. Là aussi le sacerdote doit: 1° aimanter; 2° concentrer; 3° rayonner.

Tous les Grimoires, toutes les Clavicules dont les plus fameux sont l'*Enchiridion Leonis* et les *Clavicules de Salomon,* donnent des recettes de talismans d'amour. Ces recettes, même si l'auteur de ces Clavicules est un initié véritable, — ce qui est rare, — sont toujours faussées, quelquefois à dessein. Les figures, schémas, pantacles ou caractères qu'elles indiquent, sont généralement adultérés. Or, les figures magiques ne sont jamais arbitraires. Elles doivent être dessinées avec une certitude plus constante encore que les figures uniquement géométriques ; en sorte que l'initié, à quelque race, à quelque pays, à quelque époque qu'il appartienne, doit pouvoir les lire et les interpréter avec la même sûreté qu'un mathématicien lit une formule algébrique.

Assurément, je n'irai pas transcrire, exhumée du fatras des Grimoires, l'une ou l'autre des formules de talismans d'amour. A titre de curiosité, je citerai, si vous le voulez bien, prise dans un grimoire naïf, une recette pour fabriquer l'anneau de Gygés, l'anneau précieux qui rend invisible. Qui de nous n'a rêvé la possession de cet anneau légendaire, pour la satisfaction facile de nos mauvais désirs, ou dans l'espoir de contempler, inaccessible aux yeux et frissonnant d'émoi, la beauté sans voiles de l'épouse du roi Candaule ? « Quand la lune sera dans sa neuvième demeure, (c'est-à-dire quand elle se trouve dans le douzième degré du Cancer), tu fabriqueras un anneau d'or avec une pierre jaune sur laquelle tu graveras ce signe (ici le nom hébraïque d'un génie planétaire traduit en une figure selon la méthode stéganographique de Trithème). Sous la pierre, tu mettras le mot *Tonucho,* écrit avec du sang de colombe sur parchemin vierge. Tu le parfumeras avec de l'écorce d'orange. » (L'écorce d'orange est la partie saturnienne de l'orange, fruit solaire. Quant au mot *Tonucho,* je n'en perçois pas l'origine. Il est sans doute une corruption ou une mystification).

J'ai noté, je ne me souviens plus où, la description d'un gracieux bijou, à l'aide duquel, paraît-il, celui qui le porte s'assure l'amour des femmes. Ce peut être une œuvre d'art débarrassée du fatras cérémonial. Quand Vénus est ascendante dans le Signe du Taureau, il faut graver sur un lapis-lazuli une belle fille nue, les che-

veux épars, un miroir à la main, et le col entouré d'une chaîne d'or; près d'elle, un beau jeune homme nu dont la main droite tient fermement la chaîne d'or, tandis que la gauche caresse les cheveux de la femme. Au-dessus du couple, qui « se regarde avec amitié », un enfant ailé, l'Amour de la tradition grecque, le contemple, armé d'une épée ou d'une flèche.

Mais supposons que vous le possédiez, le tant désiré talisman d'amour, fabriqué et consacré par un mage indéfectible. Soit : nulle erreur de calcul, nulle faute de rituel, nulle défaillance d'âme ne furent pour lui refuser toute vertu. Et c'est un homme surhumain qui vous a donné le disque de cuivre ciselé, son œuvre merveilleuse. Et vous le portez, toujours parfumé de vanille, de musc ou de santal, enveloppé d'une soie verte. (La soie isole les fluides, électrique ou magnétique). Et vous vous êtes prudemment gardé de jamais le montrer à personne, puisque la vertu d'un talisman s'épuise sous les regards des hommes comme l'odeur d'une rose flairée par d'indiscrètes narines. Alors, quel usage en ferez-vous ? Ah ! le plus déplorable usage, et vous appellerez sur d'autres têtes ou sur la vôtre, les terribles brûlures du brandon que tient l'amour, en « sa belle main cruellement onglée ». Et c'est pourquoi la Providence qui parvient à peine à contrarier la bêtise des hommes a su leur rendre à peu près impossible la possession du talisman d'amour. Et si vous prétendez vous faire aimer, pensez-vous que le talisman agirait tout

seul en votre faveur, sans effort de votre part ? Il vous faudrait, tout en le portant sur vous, savoir être toujours aux yeux de l'être aimé, charmant ou terrible, mais charmant avec cette constance inextinguible que mettait à brûler, dans le temple de Paphos, la lampe ardente de Vénus que nul vent n'eut le pouvoir d'éteindre.

CINQUIÈME ENTRETIEN

LE POUVOIR DE LIER

CINQUIÈME ENTRETIEN

LE POUVOIR DE LIER

Le divin pouvoir de lier, ou tout au moins son apparence ; l'art de charmer, l'art mystérieux de faire naître l'amour ; l'art d'éveiller, dans quelque juvénile poitrine, le battement plus précipité du cœur ; l'art de se rendre le maître, extasié et frémissant, de l'âme et de la chair d'une créature ; est-il, quelque part, une révélation de leur secret ?

Toujours le secret est ouvert à qui possède la clé de l'intuition. Et cette clé d'or, l'Amour la donne. Oui, quand il est le grand, l'unique, le tout puissant Amour. Mais si rarement il entre tel dans un cœur humain, ah ! si rarement ! Presque toujours, il n'est, dans ce pauvre domaine, que l'hôte de hasard, admis pour un instant. Presque toujours, il n'y paraît qu'en fantôme fugace, appelé là pour cacher de l'éblouissement de sa flamme les plus vils sentiments, les plus tristes péchés. Loque

prestigieuse jetée sur la vanité, sur la luxure ou sur l'envie ! Et c'est ce chétif Amour-là, qui est aveugle. L'autre, le vrai, le grand, a la clairvoyance divine. Il a le pouvoir de lier.

Nos idées, nos sentiments, nos passions, sont des êtres vivants, que nous engendrons et que nous alimentons de notre substance. Conception divulguée par Platon comme par tous les législateurs religieux, et de laquelle s'essorent toutes les allégories des grands inspirés. Un amour né d'une âme forte et belle est un être qui croît dans l'occulte royaume assigné aux sentiments humains. Sa venue à la vie est une incantation agissant sur les destins. Et il suivra sa voie semée de douleurs, comme un martyr marcherait pieds nus sur des tessons de bouteilles, dans l'espoir d'atteindre enfin son paradis. Pour le voir accomplir son œuvre grandiose ou terrible, pour assister à sa lutte avec les démons hostiles, il faut le regard du génie, celui des grands poètes tragiques.

Mais il ne s'agit point ici du rare et noble amour qui est à lui-même sa fin. Nous nous sommes proposés de jeter un coup d'œil sur les gestes où s'abandonne la passion amoureuse, ordinaire ou médiocre ou basse, quand elle conclut un pacte avec les douteuses puissances du monde astral. Ce pacte est le plus souvent inconscient, et combien de femmes le concluent tous les jours sans s'en douter. Car l'instinct de la séduction pousse la femme aux plus profondes combinaisons pour s'allier les forces qui l'aideront.

Il n'a pas été fait, à ma connaissance, une théorie parfaite de la séduction. Stendhal, dans les *Chroniques italiennes,* a tenté d'établir une psychologie du don Juan et une théorie du don-juanisme. Don Juan existe-t-il ? Je n'y crois guère. Je ne crois qu'à dona Juana. S'il y a séduction, c'est la femme qui l'accomplit. Presque toujours, c'est la femme qui a commencé, qui a suggéré à l'homme qu'il serait pour elle un irrésistible séducteur. Les hommes sont si naïfs, surtout s'ils se croient habiles !

Mais les poètes ont créé de toutes pièces l'homme d'amour, le séducteur-type, l'homme qui passe dans la vie, maître de la femme, traînant un cortège de cœurs broyés derrière son idéal char de triomphe, souriant à ce troupeau vaincu d'amantes éplorées. Et telle est la force d'aimantation passionnelle dégagée de ses regards que volontiers on lui pardonne l'effective férocité dont il n'a pas conscience.

Les poètes du monde latin ont fabriqué don Juan d'après une très antique tradition ; car les types sont éternellement les mêmes. Ils se transmirent le personnage à travers les générations, et, depuis lors, chacun d'eux l'esquisse à sa façon, en tenant compte des différences imposées par les temps. Variations plus ou moins brillantes : le thème est don Juan.

Je connais, au théâtre, bien peu de scènes aussi belles que les premières scènes du *Don Juan* de Tirso de Molina, — autrement dit le moine espagnol Fray Gabriel

Tellez, qui fit trois cents comédies émaillées souvent de scènes de génie, et parmi lesquelles cette jolie perle : *Don Gil aux chausses vertes.*

Molière, accoutumé de prendre son bien où il le trouvait, étendit aussitôt la main sur ce nom espagnol et en fit le titre d'un chef-d'œuvre. Mozart suivit l'exemple. Et depuis lors, les poètes se passent don Juan, inquiétante poupée qu'ils parent de chiffons bariolés, qu'ils recouvrent, au gré de leur fantaisie, de loques flétries ou de manteaux semés d'étoiles.

Byron lui donna son ardeur frénétique et désordonnée, et le jeune Baudelaire s'étonna de la calme attitude du héros dans la barque funèbre de Caron.

Tous avaient voulu draper don Juan, l'homme d'amour, dans une tunique brochée de l'or de leurs Rêves. En cet homme, ils avaient symbolisé leurs conceptions de l'être qui brûle à la vertigineuse flamme de ses regards les ailes des âmes féminines.

Sans doute, ils ont agi, comme toujours, à la façon de Midas qui changeait en or tout ce que touchaient ses doigts. Et dépouillée de ses oripeaux, la poupée est bien laide, pauvre et triste.

Soit, acceptons le type du séducteur, et cherchons s'il existe dans les « trois mondes », pour adopter une division chère aux diseurs de bonne aventure.

1° Dans le monde physique ; c'est un don Juan vulgaire, tout de sensualité. Type littéraire : le baron Hulot de Balzac. — Tempérament nervo-sanguin.

2° Dans le monde intellectuel : c'est la catégorie juanesque à laquelle appartiennent, en littérature: le Julien Sorel de Stendhal, le Valmont des *Liaisons dangereuses,* le *Monsieur de Camors* d'Octave Feuillet, et dans la vie : le duc de Richelieu, le conquérant de Port-Mahon et de la jolie Mme Michelin. — Tempérament lymphatico-bilieux avec de la nervosité.

3° Dans le monde psychique : catégorie lyrique en laquelle entrent le don Juan de Byron, repris par Musset, et celui qu'entrevoit Baudelaire. — Prédominance du tempérament nerveux.

Il serait amusant de déterminer chacun des types physiques auxquels ressemblent plus ou moins les hommes appartenant à ces trois catégories. Il est possible de donner quelques indications sommaires, quelque chose comme des signalements.

1° Don Juans de la première catégorie : la peau est d'un beau blanc pâle, quelquefois rosée, les yeux sont gros, saillants et brillants ; le nez est grand, gros du bout ou retroussé, montrant bien les narines souvent poilues. La lèvre inférieure est notablement plus grosse que la lèvre supérieure. Le type devient volontiers, fort jeune encore, assez gras et chauve au sommet du front. Signe particulier : ne peut parler à une femme sans se pencher vers elle.

2° Don Juans de la seconde catégorie : je l'imagine ainsi : un teint immobile ; l'œil sec, sans éclat humide ; les lèvres blêmes, la supérieure dominant l'infé-

rieure ; la narine neutre, ayant de rares vibrations à peu près imperceptibles, le menton très fuyant, avec une fossette. La main est fort laide, et révèle tous les signes de l'impuissance. Le visage est assez beau.

3° Don Juans de la troisième catégorie : consulter les portraits de Byron et de Musset. De façon abstraite, voici quelques détails : teint clair, bouche petite à lèvres fortes ; œil brun, humide, à fleur de tête; nez large à la racine, avec des formes arrondies ; cou rond, ; les hanches sont au moins aussi larges que les épaules, l'homme marche à petits pas, les genoux un peu en dedans.

L'instinct pousse l'individu à chercher son complémentaire. Il sera donc toujours possible à un observateur expérimenté de savoir à quel type féminin s'adressera de préférence le séducteur de chacune de ces trois catégories. L'homme d'amour obéit à son instinct, comme le chien à son flair. Il n'a cure des théories et des systèmes, et ce n'est pas lui qui s'inquiétera des ressources du Grimoire.

C'est presque toujours les sincères, les naïfs et les désespérés qui mettent dans les formules leur foi constante ou passagère. Et c'est dans les bas-fonds de l'humanité, dans les limbes où grouillent les passions déchues, que se recrutent les chercheurs de philtres et les jeteurs de sorts amoureux. L'instinct populaire, si crédule, si superstitieux, si trouble soit-il, est cependant moins faux et moins borné que l'esprit des gens de

science. Il voit quelque chose de louche et d'incertain. Cela vaut encore mieux que de ne rien voir du tout. Or l'instinct pousse les hommes à des gestes qui s'apprêtent à s'harmoniser avec l'esprit de la vie. Ainsi l'instinct des amants est à demi lucide. Il les mène à essayer d'établir un lien fluidique constant entre eux et la personne aimée. C'est pourquoi ils désirent la possession d'objets faisant partie d'elle, comme des cheveux, une dent tombée, un mouchoir imprégné de sang, ou d'objets ayant pénétré l'intimité de sa chair, comme un gant, un linge. Les cheveux, matière subtile et vivante, si vivante qu'elle triomphe de la mort et qu'une chevelure est la seule beauté qui persiste dans la tombe, sont aussi sensibles aux ondes magnétiques qu'aux ondes humides de l'atmosphère. Ils gardent un frémissant souvenir, une attache occulte de la tête où ils sont nés. La sorcellerie amoureuse le sait, comme l'instinct populaire le sent. Elle opère sur les cheveux des absents et sur le sang cataménial. C'est par ces choses nées de la personne visée qu'elle établit avec elle le rapport fluidique. Mais souhaitez-vous l'objet qui vous reliera le plus solidement à l'âme de la femme aimée : un mouchoir qui but ses larmes jaillies d'un grand chagrin. Vous vous rappelez la scène où Balthazar Claës, le chercheur d'absolu de Balzac, voyant pleurer sa femme, lui déclare qu'il a analysé les larmes et qu'il y a trouvé du chlorure de sodium. S'il était plus qu'un chimiste, un « philosophe du Feu », comme di-

saient les anciens maîtres, il opèrerait sur autre chose que sur le *caput mortuum,* et il pourrait suivre, de l'œil du véritable génie, la vie d'une larme, eau vivante et amère comme l'eau de la mer.

C'est au moyen de l'invisible lien créé, entre lui et la personne visée, par la possession de tels objets que le séducteur — le plus souvent c'est une séductrice, — agit sur *les âmes* de cette personne. Par quel moyen ? Il en est de très variés. Mais il doit, avant tout, — pour nous exprimer mystiquement, — incarner en lui l'ange Anaël, c'est-à-dire faire descendre en lui la puissance de l'amour et du désir, la puissance de charmer. Il doit s'aimanter de force amoureuse ; car, quand elle agira sur l'astralité de la personne qu'il vise, sa volonté doit charrier les torrents du désir. « Tout ce qui agit vivement sur le système nerveux, a dit un initié moderne peut déterminer une surexcitation passionnelle ; et si une volonté habile et persévérante sait diriger et influencer les dispositions naturelles, elle se servira des passions des autres au profit des siennes ». Je regrette un peu qu'un esprit comme Eliphas Lévi parle de « système nerveux ». C'est une expression qu'il faut laisser au jargon des modernes professeurs de médecine qui l'emploient en ignorance des parties constituantes de l'être humain. Par quel vocable la remplacer ? Par le mot « volonté » ? Ce serait encore inexact. Le brutal Allemand qui écrivit *Le monde comme volonté,* Schopenauer, a justement rembarré les prôneurs de la volonté, qu'il

estime une faculté vulgaire : « On doit cacher sa volonté, dit-il, comme ses parties génitales, quoique l'une et les autres soient les racines de notre être. On ne doit laisser voir que la connaissance, comme son visage, sous peine de devenir commun. » Je ne vois guère que le mot donné à la langue par l'astrologie : « l'ascendant » qui soit le plus approprié. C'est sur l'ascendant la personne visée que le séducteur doit agir, et il cherche à le déprimer comme il a cherché à exalter le sien. Aussi, la plupart des philtres inventés par la magie empoisonneuse contiennent-ils, outre des substances aphrodisiaques, des drogues empoisonnant le caractère, comme l'acide cyanhydrique sous forme végétale, et les principes stupéfiants de solanées vireuses. C'est, dit-on, en le gorgeant d'amandes amères que l'impératrice Césonie s'assura la domination amoureuse sur le sinistre Caligula. Les grimoires fourmillent de recettes de philtres où l'amande amère, le datura ou la jusquiame s'allient à l'ambre gris et à toutes les substances vénusiaques. Il est bien entendu que le philtre doit être composé avec un soin personnel, puisqu'il doit agir sur une personne déterminée. Il doit valoir, — s'il vaut, — pour cette seule personne. De là, presque toujours, d'étranges mixtures où figurent des secrétions du corps humain dont le sang est la seule qui puisse s'énoncer décemment. Car les esprits du sang ont de secrètes vertus. Si vous les voulez deviner, relisez le sixième chant de l'*Odyssée*. Homère, qui sait toute la science, les ré-

vèle avec limpidité. Mais quel philtre Brangœne verse-t-elle à Tristan et Iseult ? Nous en ignorons la composition, mais je gagerais qu'il contient, mêlé à des sucs de plantes, du sang d'Iseult. Chose amusante : la science officielle de notre temps, qui nie avec une si comique assurance tout ce qu'elle ignore, accepte de la pharmacopée de Canidie les aphrodisiaques. Mais comme elle n'a cure des correspondances selon lesquelles vibre l'univers, et qui relient l'atome à l'ange de son destin, elle n'admet point que la vie des plantes participe de la vie cosmique, et que les vertus de ces plantes s'exaltent, ou se dépriment, ou se transposent selon les aspects du ciel.

La mort de la plante, cette mort tragique qu'apporte la cueillaison, laisse à son cadavre telles ou telles vertus selon l'heure et le jour, selon les aspects planétaires et zodiacaux. C'est sur cette notion que sont fondés les secrets du maniement des simples que se lèguent de père en fils certains rebouteux de campagne, dont quelque ancêtre eut le don d'intuition. Mais, le plus ordinairement, la magie des campagnes, qui voit gros, enseigne à ses naïfs adeptes que l'heure où s'exalte la vertu des plantes est celle où toute la nature vibre le plus ardemment, soit la nuit de l'équinoxe de printemps. C'est alors que les bergers vont cueillir les herbes de la Saint-Jean, et que les ombres malitornes des saganes de village s'allongent sous la lune trouble, en quête d'herboriser. Quant aux plantes que signe Vénus, et dont

la plupart figurent dans les recettes de philtres, elles doivent être cueillies à des jours et des heures déterminées par un minutieux calcul astronomique. Voyons un peu les plus usitées.

Il y a tout d'abord la fameuse herbe d'attraction dont le maniement secret, traditionnel chez les anciens Rose-Croix, donne paraît-il, des effets extraordinaires. Van Helmont, chercheur d'alchimie du XVI[e] siècle, s'en émerveille. Il a frotté de cette herbe la patte d'un jeune chat qui de ce moment l'a suivi partout, et a, pour le philosophe, abandonné sa maîtresse. Plante mystérieuse, introuvable sans doute, comme la racine de mandragore ou cette herbe Moly dont parle Homère ! Non, il s'agit tout simplement de la verveine sauvage, la verveine dont se couronnait le front doré des druidesses, et à laquelle la légende attribue, dans le règne végétal, la même double vertu qu'à l'émeraude dans le règne minéral : donner l'amour et la divination. Mais bien naïf serait celui qui s'imaginerait transformer en esclaves de ses désirs les personnes qu'il toucherait de sa main frottée de *verbena rustica,* l'eût-il cueillie la nuit de l'équinoxe du printemps, dans quelque campagne solitaire et hantée. La plante attractive ne prend son pouvoir qu'après avoir subi de mystérieuses préparations que j'ignore aussi complètement que les auteurs qui en donnent des descriptions fantaisistes. La fleur à laquelle on attribue, au contraire, la triste vertu d'éteindre les flammes amoureuses, le lunaire nénufar, n'acquiert son ef-

ficacité que si elle est cueillie, puis préparée, par des mains douées, à des heures astronomiques déterminés.

Les grandes et sûres traditions des anciens initiés connaissant les vertus occultes des substances, des plantes, des métaux et des pierres, sont perdues, disent d'excellents auteurs. Oui, mais tout ce qui est perdu peut être retrouvé. C'est le don des Voyants de lire, dans le livre secret du monde, les pages qui conserveront les arcanes de la Haute Science jusqu'à la consommation des siècles. En tous cas, si déchu, si trouble et fangeux soit-il, l'instinct des inventeurs de philtres les a induits à désigner, presque toujours, des plantes sur lesquelles un œil exercé voit la signature planétaire de Vénus. Quant aux dates auxquelles elles doivent être cueillies, il les indique d'une façon bien approximative, sinon erronée ; et ces auteurs inférieurs ne me paraissent pas suffisamment « calés » pour que leurs erreurs soient volontaires. Ainsi, tout le monde connaît les propriétés aphrodisiaques de l'artichaut. Ces propriétés se multiplient, disent certains auteurs, si l'artichaut est cueilli quand la planète Mars est dans le signe du Lion. Essayez si ça vous amuse ; mais je crois plus sûr de compter sur vous-même que sur le secours des artichauts ainsi cueillis. Il faut encore que Mars se trouve avec tout le reste du ciel dans une situation permettant l'exaltation de la faculté qui le rend cher à Vénus, et il s'agit là d'une heure astronomique rare et d'un calcul minutieux.

Le *Grand Albert* qui énonce froidement les plus folles facéties, conseille cette expérience : Cueillir de l'héliotrope quand le soleil est dans le Lion, soit entre le 15 juillet et le 15 août, et la mettre dans une église pendant que les femmes y sont. Celles qui ont trompé leurs maris ne pourront sortir. Evidemment c'est une spirituelle invention pour rassurer les maris. Le bon Sganarelle qui essaiera la recette verra sa femme sortir avec toutes les autres. Et soyons certains que s'il existait une recette efficace, elle ne pourrait être utilisée sans risque que par un célibataire. Combien de femmes pourraient sortir ? Deux ou trois peut-être. Les grimoires donnent une foule de recettes pour éprouver la fidélité des femmes. Le sage se gardera d'en essayer aucune. Il ne fera jamais boire à la bien-aimée de l'eau distillée de pervenche, cueillie quand le soleil est dans le Taureau, et magnétisée d'une certaine façon, car si cette eau agissait immédiatement comme diurétique, il en faudrait conclure que la belle est infidèle. Et si le pollen d'or des lys cueillis et préparés selon certains rites a la même résultat sur la femme à qui vous en ferez avaler, c'est, prétend-on, qu'elle n'a pas su garder la chasteté.

De grossières et stupides superstitions ont remplacé la connaissance profonde des vertus réelles des plantes et de leur maniement. Ce n'est pas le corps de la plante, son cadavre même, puisque, cueillie, elle est morte, qui exerce de mystérieuses actions. C'est son es-

prit, son âme, qu'il faut savoir capter. C'est plus encore que son « végétable », comme disait la science ancienne, c'est son « Mercure », disaient les alchimistes. Mais pour manier ces forces occultes, il faut à la fois la science et le don, la grâce. Ainsi Saint Luc, médecin qui devait être un inspiré, savait sans doute extraire du réséda l'âme supérieure, quand il faisait des cures mémorables avec cette humble fleur trempée dans l'huile. Le réséda, fleur sans éclat dont le parfum a la suavité pénétrante du réel amour, figurait la douceur dans la langue abolie des hauts symboles, et Catherine Emmerich lui découvrait une correspondance mystique avec la Vierge Céleste.

Les plantes, comme tout dans la nature, ont une vie multiple, une série hiérarchique d'âmes évoluant sur des plans distincts. Et celui qui saura suivre ces procès spirituels saura seul manier les puissances latentes des végétaux. Mais celui-là n'en usera point pour des philtres ou des maléfices, parce que son esprit et son cœur auront atteint la sublime hauteur.

Je ne crois pas, heureusement, qu'il existe un seul sorcier assez expert pour user, par exemple, de cette propriété du datura de s'imbiber de fluides mauvais, au point qu'une de ces fleurs dont l'*aura* aurait été ainsi chargée de venins psychiques répandrait une haleine vénéneuse pour l'âme.

La pharmacopée connaît les aphrodisiaques. On n'attend certes point que je les cite ici, non plus que les

recettes de philtres plus ou moins baroques tels qu'en énumère la compilation du bibliophile Jacob, non plus que l'art de faire les nœuds qui nouent l'aiguillette, ou les charmes qui la dénouent. Ne riez pas trop de ces inventions : Toute superstition, si folle paraisse-t-elle, vaut pour le superstitieux, qui, selon son pouvoir, peut insuffler en elle sa passion, peut l'investir d'une force éphémère.

Mais c'est une revue gracieuse à passer que celle des fleurs que la tradition donne comme chères à Vénus. La rose, gloire du monde floral, dont Cypris est couronnée, dont les poètes d'Orient comme le divin Sadi ont révélé le symbole merveilleux et dont leurs frères les initiés d'Occident ont chargé le cœur de la croix mystérieuse. « Par la Croix, sous la rose, vient la véritable Sapience » proclame la devise des Rose-Croix. Symbole surchargé de significations vivantes ! Retenons en une du moins, celle qui enveloppe la joie et la douleur humaine :

La rose de l'amour fleurit sur une croix.

Le myrte aussi est une fleur de Vénus. Mais ici une distinction : C'est Vénus nocturne qui règne sur lui, et cette influence n'est pas la même que celle de la Vénus diurne. L'astrologie démontre pourquoi.

Et Vénus aime encore les violettes, oui, l'humble violette dont le bouquet à deux sous exprime la tendresse

des pauvres, et la valériane qui met en pamoison les chattes, et l'oranger mystique dont les Hespérides ont décoré leur jardin, et le cheveu de Vénus et la coriandre, et le thym, le serpolet, nourriture des lapins féconds, et la vanille subtile et passionnée, et la jacinthe qui donne, dit-on, l'amitié des grandes dames, et l'iris somptueux et mélancolique et l'orchidée voluptueuse et ambigüe. Et c'est la Vénus dévergondée, — car Vénus a mille aspects, mille âmes, depuis celle de la Vénus Uranie jusqu'à celle de la Vénus Libitina — qui affectionne le brutal satyrion que le peuple nomme rognon de prêtre.

L'esprit des végétaux possède, entre autres modes d'action, le parfum. La magie en fait grand usage, et la théurgie, sous la forme vulgarisée des cultes religieux, ne saurait s'en passer. Tout le monde a plus ou moins fortement subi l'influence du mystique encens. La magie amoureuse use fréquemment des parfums vénusiaques, comme la rose, la vanille, l'ambre, le safran, le musc. Les femmes, qui sont magiciennes par intuition, savent le pouvoir qu'ajoute aux effluves de leur chair l'haleine des parfums, qu'elles choisissent selon leur instinct, pas toujours juste. La femme fait un pacte avec le parfum, elle lui fait épouser le respir de sa chair. Elle lui donne quelque chose d'elle-même pour profiter de lui. Ainsi, toujours plus ou moins sorcière, elle conclut un pacte avec la fatalité. Et, si elle ne veut pas que son œuvre d'amour tourne en œuvre de des-

truction et de mort, il lui faut, ayant vêtu d'humilité son cœur, exorciser le principe même de son œuvre, et les démons qui perpétuellement viennent rôder alentour. Et c'est par ce constant exorcisme qu'elle peut faire durer l'amour « toujours menacé », comme dit le mélancolique Alfred de Vigny. Assurer la durée du fugace Amour, c'est le devoir de l'amante. Et qu'elle laisse les folles confectionner à ces fins des pommades répugnantes avec la moëlle du pied gauche d'un loup, l'ambre gris et la poudre de Chypre, mais qu'elle aie la persévérance du cœur, et elle attirera sur elle l'influx heureux de la constellation Andromaque, qui, au dire des anciens astrologues, pérennise l'amour pour les amants qui savent le mériter.

SIXIÈME ENTRETIEN

LES SECRETS DES PIERRES PRÉCIEUSES

SIXIÈME ENTRETIEN

LES SECRETS DES PIERRES PRÉCIEUSES

Polycrate, tyran de Samos, était un homme heureux. Un jour, du haut de sa terrasse qui bordait les vagues bleues de la mer Ionienne, il méditait sur sa félicité, et sur l'expiation qu'il en devait attendre. Pour désarmer le destin, que symbolisait cette mer mystérieuse, il voulut lui sacrifier ce qu'il avait de plus précieux au monde. Et de même que bourrelé de mélancolies le roi de Thulé avait jeté dans les flots sa coupe en or ciselé, de même, inquiet de son trop constant bonheur, Polycrate jeta dans les flots son anneau décoré d'une belle émeraude. Mais on n'achète pas le destin. Le tyran, pâlissant d'angoisse, retrouva, dans le corps d'un poisson servi sur sa table, l'anneau tenace et fatidique.

Nonius, sénateur romain, possédait une opale admirable, un arc-en-ciel tombé dans une goutte de lait. Marc-Antoine, pour en faire hommage à la gorge de

Cléopâtre, désira cette pierre et mit tout en œuvre pour l'avoir. Il avait tort, car l'opale est une pierre néfaste et maléfique, comme l'amour de la belle reine Egyptienne. Mais le vieux Nonius préféra l'exil à l'abandon de son opale.

Si les Anciens aimaient si profondément leurs joyaux, c'est qu'ils y attachaient d'autres idées que nous. Pour eux, un bijou n'était pas seulement une parure charmante, mais frivole, un objet éclatant, uniquement destiné à la décoration de la personne humaine, c'était encore une amulette, c'est-à-dire un objet possédant la vertu d'écarter les influences mauvaises, ou un talisman, c'est-à-dire un objet doué du pouvoir d'attirer les influences favorables.

Allez au Musée du Louvre et comparez les bijoux légués par des civilisations disparues avec ceux qu'on fabrique aujourd'hui, les parures égyptiennes ou assyriennes avec les parures qu'on vend rue de la Paix. Là, quel art merveilleux; ici quelle médiocrité! Le bijou moderne n'existe pas plus que l'architecture moderne. Si quelquefois un artiste de race s'avise d'exécuter un bijou de caractère, combien pourraient le comprendre?

Objet essentiellement symbolique, comme devraient l'être tous les objets décoratifs, le bijou n'acquiert sa beauté que parmi les races dont l'art exprime le symbole. Aussi les bijoux des anciens Asiatiques, ceux des Arabes et des Byzantins sont-ils beaucoup plus beaux que ceux créés par l'art plus naturaliste des Grecs et des

Romains. Au xv[e] siècle, presque tous les grands maîtres de la sculpture et de l'architecture sont orfèvres comme Ghiberti, et aussi de nombreux peintres, comme Verocchio, le maître du Perugin et du Vinci, comme Holbein et Dürer. Et pourtant les bijoux de cette époque ne sont pas comparables aux fragments d'orfèvrerie du vieil Orient. Si éclatant artiste soit-il, Cellini ne réussit pas à créer des bijoux admirables. Il imite la nature de trop près. Il ne sait pas extraire cette quintessence de formes qui, seule, peut donner aux arts décoratifs un sens et une beauté.

Un objet de luxe doit avoir une âme, sous peine de n'être qu'une vulgaire futilité. Il sera sans beauté s'il ne peut témoigner d'un idéal. Les bijoux sacrés des Anciens étaient d'inimitables modèles. Tel le pectoral du grand prêtre égyptien ; telle la tablette de Gemmes, *Urim et Thumin,* que le grand prêtre hébreu portait sur la poitrine.

Les plus récentes générations d'artistes plus ou moins éprises du symbolisme, ont cherché à rénover l'art du bijou. La réussite fut médiocre. Il leur faudrait savoir faire d'un joyau l'emblème d'un sentiment profond, et reprendre les traditions des Anciens sur les propriétés occultes des pierreries.

Eprises de beauté, les femmes aiment instinctivement les pierreries ; sans doute leur intuition les avertit que dans ces minéraux chatoyants et multicolores il y a autre chose qu'une joie éphémère des yeux, qu'un charme

fugace du regard, autre chose que la caresse aimable d'un reflet. Elles sentent que toute beauté a son âme mystérieuse, aux vertus profondes, qui se cache dans le corps de la pierre précieuse, — manifestée seulement par quelque scintillement fascinateur. Et cette âme mystérieuse des pierres, il est donné aux femmes de la soupçonner, et à quelques voyants d'entre les hommes de la comprendre et de l'approfondir.

Les pierres ne sont-elles pas vivantes, comme les fleurs ? Ces prismes infiniment variés ne sont-ils pas des étoiles multicolores à l'échelle de la stature féminine ? Et comme les femmes dont elles accentuent la beauté, elles sont variables et changeantes. Pour quels motifs inconnus deviennent-elles plus resplendissantes ou plus pâles ? Joyeux à la clarté du soleil, le pur et bleu saphir s'attriste quand tombe la mélancolie du soir auquel il emprunte les tons violacés de brumes enveloppant les forêts lointaines. Aux lueurs des bougies, l'émeraude — vert souvenir des prairies et des mers — voile son éclat. Et ces pierres, évidemment douées d'une vie intense et personnelle, sont-elles toujours harmonieusement alliées à la personnalité de celles qui les portent ? Cette jeune femme qui livre l'intimité de sa chair au baiser de l'opale, — de l'opale néfaste à l'amour, — est-elle sensitive et frêle, comme cette pierre laiteuse, qui semble du ciel dans de l'eau, et qui s'éteint et meurt pour avoir subi un courant d'air froid ou une chaleur trop vive ? Donnez le rubis triomphal aux bru-

nes puissantes et fières ; donnez aux blondes pâles qu'attriste quelque lointain souvenir, l'aigue-marine pareille à de la vague cristallisée, ou l'amphibole d'un vert très léger. Près des chevelures du roux vénitien placez l'obsidienne plus noire que les nuits oppressives dans les forêts. Donnez la topaze, or translucide, aux opulentes blondes à la peau citrine, dont les yeux dorés fascinent qui les regarde, et l'hyacinthe semblable à l'aurore à celles qui languissent d'espérances et de rêve.

En ces pierres, le mystérieux et lent travail des gnômes, des esprits de la terre, a concentré les splendeurs dont la vie universelle enivre les yeux sachant voir. En ces prismes multiformes ils ont enfermé la beauté des aubes et des soirs, la splendeur des horizons et des éclats des astres. Mais ces laborieux gnômes, — allégoriques figures des forces naturelles qui font évoluer la matière, — n'ont-ils pas donné des âmes à ces cristaux ?

Pour être un parfait décorateur et pour savoir convenablement décorer la personne humaine, — il faut quelque peu connaître l'astrologie naturelle, par science ou par intuition. C'est en confrontant les influences planétaires et zodiacales exercées sur les pierres et les types féminins qu'on trouvera la loi selon laquelle telle gemme ornera heureusement tel type féminin, tandis qu'elle sera défavorable à tel autre. Il est d'ailleurs bien entendu, si l'on entre dans le domaine de la magie réalisatrice, qu'une gemme acquerra la vertu talismanique versée en elle par une volonté humaine en rai-

son directe de la puissance de cette volonté ayant infusé en elle l'influx des forces comiques pour le projeter en la pierre.

Mais abandonnons le domaine astral, et restons sur le domaine physique de la décoration par les pierreries, interprétée selon la doctrine astrologique. En principe, chacun des sept types planétaires de femmes sera heureusement décoré par les pierres correspondant soit à la planète signant ce type féminin, soit aux planètes amies de cette dernière. Il est trois planètes qui se contrecarrent, qui se haïssent : Saturne, Mars et le Soleil. Vénus est aimée de toutes sauf de Saturne, et Mercure a des relations amicales avec toutes, et surtout avec Jupiter.

Très vaguement on se souvient d'un prétendu langage des pierres précieuses, analogue au langage des fleurs. Vestige dernier d'une tradition perdue, décadente, d'une mystérieuse science qui voyait dans toutes les œuvres de la nature, une vie profonde, Interrogez les poètes qui sont les éternels voyants. Ils répondront avec Gérard de Nerval :

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

L'âme de ces gemmes, la vertu que leur attribue la science antique, l'influence qu'elles peuvent exercer sur

les hommes, voilà ce que j'essaierai de retrouver dans les secrets du passé, sous la poussière du temps.

L'âme du diamant, c'est quelque chose de plus impénétrable que la plus obscure âme de femme. Connaîtra-t-on sa psychologie, quand on ignore son anatomie ? Sur son corps, il n'est pas deux chimistes qui soient d'accord. Newton et Lavoisier ont renoncé à l'analyser. Il semble une matière sublime, invinciblement pure, impassiblement altière. De la lumière pétrifiée, de la phosphorescence concentrée, de la glace idéalisée. Car il est tout froideur comme il est tout éclat. Nulle matière ne le peut rayer, nulle émotion ne semble pouvoir le pénétrer. Il vit dans l'intellectualité pure, mort à toute sensibilité, mort à toute passion, comme un cœur qui, plongé dans l'absolu, a dépouillé la tendresse et la haine. Indomptable, l'appelaient les Anciens, *Adamas*. On l'appelle aussi Solitaire. Isolé dans le sentiment de sa force et de sa fierté, les courants magnétiques ne sauraient le pénétrer ; il les intercepte. Les alchimistes le considéraient comme parvenu, parmi les pierres, au sommet de la noblesse et de la beauté, comme l'or parmi les métaux, comme le soleil parmi les planètes. Aussi parmi leurs symboles ont-ils admis le Schamir, le mystérieux et unique diamant dont la possession ouvrit à Salomon, le prince des Mages, les portes d'or de la totale connaissance. Quant au diamant ordinaire, on lui attribuait une vertu de protection. Il donne la paix et la

sérénité. Si vous le portez du côté gauche, il vous protègera contre vos ennemis, il paralysera leurs efforts contre vous et cassera leurs embûches. De la morsure des bêtes féroces et venimeuses, du poignard des assassins, des dangers du poison, des soucis des querelles, des terreurs nocturnes qu'apportent d'illusoires et fantastiques apparences, des affres où la raison s'engouffre et sombre, il vous délivrera. Vraiment cela est-il réel ? Le beau corindon tiendra-t-il, amulette divine, toutes ces promesses ? Entendez l'apologue. S'il ne parvient pas à sauver de tout péril l'homme inerte ou timoré, du moins à qui le regarde avec des yeux confiants et fiers dira-t-il toujours : « Si tu sais devenir, homme, ce que, pierre, je suis, tu passeras tranquille à travers les pièges et les obstacles. Si tu es, comme moi, pur et calme, intrépide, fier d'avoir développé jusqu'aux limites du possible ta force et ton audace, tu seras aussi, comme moi, inaccessible aux attaques. Si ton cœur a l'énergie de mes cristaux, rien ne pourra l'entamer. C'est au profond du sein qu'il faut porter l'armure du diamant contre laquelle s'émoussent les poignards du destin. »

Comme le diamant, le saphir est une pierre sacrée. C'est son éclat bleu qui doit surgir du croissant planté dans les cheveux cendrés de Diane. Il réserve l'efficacité de sa vertu pour qui le porte sur une poitrine où bat un cœur pur et sincère. A celui-là, la fraude ne nuira point ; une atmosphère de paix baignera son

sein que n'approcheront pas les passions corrosives. Sans doute, quelque obscure affinité tentera vers la froide pureté du saphir les âmes pures et froides, celles que caresse avec tendresse l'influence lunaire d'Artémis. Peut-être est-ce cette même influence qui conduisit un jour au Bengale le pied d'un pauvre marchand de cuillers en bois contre le plus beau saphir connu qui appartint à la couronne de France. A chaque pierre, la tradition attribue une vertu curative : ainsi, le saphir guérit le mal de tête et les ulcères.

Je te salue, émeraude, pierre des Mages. Parmi les couronnes de verveine, tu brillais au front des Druidesses ; car comme cette fleur, tu favorises les œuvres d'amour et de divination. Ceux qui savent le Mystère confrontent à ton éclat profond leur vision profonde. Les prophètes d'autrefois, les voyants, qui savaient soulever les voiles du futur, te plaçaient sous leur langue avant d'énoncer les oracles. Miséricordieuse encore aux cœurs amoureux, on dit que tu facilites l'accès des sciences et de l'intime triomphe. Tu respires la force, l'énergie, la résistance aux coups de la vie. Tu ranimes les vieillards, et, si l'on en croit Aristote, tu calmes les épileptiques, les possédés. Je te salue, émeraude, qui confirmes en leur volonté dominatrice des forces naturelles ceux qui peuvent du geste détourner les tempêtes ! Verte, aux yeux reconstructeurs des artistes, tu évoques l'étendue des forêts,

des prairies et des mers ; mais, jaune, tu montres les profondeurs limpides des rayons solaires.

La chrysolite qui guérit de la folie,

comme dit un sonnet de M. Henri de Régnier, la chrysolite, surtout la verte, quand elle est enchâssée dans le métal qui lui correspond, dans l'or, chasse les fantômes et la peur, les hantises des insomnies, les nocturnes paniques, l'angoisse mystérieuse

Qui comprime le cœur comme un papier qu'on froisse.

Ces forces obscures de la nuit, fortes sur les âmes faibles, la chrysolite les chasse : elle rend la sagesse et la santé. Et la chrysolite topaze, belle comme l'or en fusion, apaise les eaux agitées par la tempête ou par l'ébullition. Que les savants superficiels sourient de dédain ! il y a là un arcane profond et pur qu'ils ne sauraient soupçonner, et c'est en vain que je leur rappellerais une phrase de l'*Apocalypse* sur « les Grandes Eaux ».

Dans une coupe d'améthyste, tu boiras le vin le plus capiteux, il n'enivrera pas ton cerveau. A toutes les ivresses, du vin et de l'orgueil, l'améthyste est contraire, et celui qu'elle préservera de l'ivresse orgueilleuse pourra préparer son esprit à l'acquisition des sciences. Et c'est pourquoi l'Eglise chrétienne, qui se souvient peu des Douze gemmes mystiques qu'énumère Jean de Pathmos, a conservé l'améthyste vio-

lette à l'anneau épiscopal. Et l'améthyste encore, préservant la femme des ivresses de l'orgueil, la ramènera vers son but essentiel, la fécondité.

Le béryl donne le pouvoir d'être aimé ; il apaise les douleurs du diaphragme et du foie. Il donne à la femme l'amour de l'homme. La sardoine, modestement, donne aux hommes l'amitié des femmes. Le lapis-lazuli, la pierre azurée de Vénus, donne aussi l'amour ; elle guérit la fièvre quarte, mais la fièvre d'aimer ?...

Il est des pierres dont les vertus sont étranges. Un homme veut-il savoir si celle qu'il aime est fidèle ? qu'il place, sous l'oreiller où repose la chère tête ensommeillée, une pierre d'aimant. Si la bien-aimée est fidèle, elle se tournera vers son doux maître et l'embrassera ; mais si elle sort brusquement du lit, oh ! malheur à l'imprudent qui voulut savoir ! D'ailleurs, le cynabre, que les Anciens nomment Galiriate, fournit le même renseignement. Avicenne indique la manière de s'en servir pour éprouver la fidélité de la bien-aimée. Il faut piler la pierre et la faire laver par les blanches mains dont on admira les gestes. Si la femme est fidèle, elle restera impassible ; mais si elle a menti, elle manifestera un irrésistible besoin de sortir, d'être seule un instant... « Nécessité n'a pas de loi », dit la sagesse populaire.

Défiez-vous de l'opale, c'est peut-être la plus fascinante et la plus séduisante des gemmes. C'est un arc-

en-ciel voilé d'une vapeur de lait. C'est toute la beauté vibrante des couleurs s'embrumant d'un mystère de blancheur ; c'est la pierre du destin, semblable aux femmes dont la beauté fatale détruit qui les aime. Comme l'opale, l'onyx est malfaisant. L'onyx noir, veiné de blanc, symbole de deuil, est le plus néfaste : il engendre le chagrin et l'effroi, et les querelles irréparables avec ceux qu'on aime : Si le collier serpentant sur ta gorge, si l'anneau de ton doigt porte le triste onyx, tu connaîtras la tristesse et la peur, et les songes horribles venus des profondeurs noires de l'Invisible.

Une variété d'onyx combat ces méfaits, c'est l'orite, qui guérit tous les maux et annihile les conséquences de tous les accidents. Or, sachez qu'il en est trois sortes : une verte, à taches blanches ; une noire, une mi-partie polie, mi-partie raboteuse et couleur de fer.

Si l'onyx vous a torturé en peuplant votre atmosphère nocturne d'hallucinations et de vaines terreurs, prenez la calcédoine pâle et obscure, qui chassera de vous les aspects fantomatiques, qui vous conservera la force et la vigueur, dominatrice des ennemis invisibles.

L'agathe, surtout la noire, à veines blanches, éloigne les dangers, inspire le courage contre les épreuves et le malheur. Consolation de ceux qui souffrent, elle aime aussi les heureux ; elle leur apporte les prestiges

de la joie, l'humeur souriante, la parole claire et le teint fleuri. Jupiter aime l'agathe.

Le corail blanc protège du péril sur les eaux, de la foudre et des tempêtes ; il conserve la raison bonne et prudente et arrête les hémorragies.

Le jais, l'ancien Gagate, donne la victoire sur les ennemis : « Il est admirable pour cela », dit un grimoire. La légende dit qu'Hercule portait un talisman de jais.

Qui porte au doigt l'hyacinthe peut aller partout en sûreté et sans crainte. La verte, à veines rouges, est la meilleure. Comme le jaspe elle demande à être enchâssée dans l'argent, car elle appelle le baiser de la Lune. L'hyacinthe saphirine, froide pierre lunaire, fait dormir. Et la corne d'Ammon, qui a l'éclat de l'or, donne des rêves divins à ceux qui la mettent sous leurs oreillers.

Citerais-je enfin la propriété du cristal ou quartz hyalin ? Il donne du lait aux nourrices. Ceci, d'ailleurs, est vraisemblablement un conte de nourrices.

Maintenant je songe à quelques pierres que ne connaissent ni les minéralogistes ni les joailliers. Celles-ci, seuls les virent ceux dont l'imagination voit par delà les sens. Ces gemmes irréelles, les gnomes de la terre n'en ont pas élaboré la beauté pendant des siècles, sous le poids de rochers. Elles n'existent pas, dit-on. Et les fées seules savent les trouver pour les donner à qui croit en elles. Folies ? Chimères ? Ne

nous hâtons pas de juger. Qui sait si, dans la légende de ces gemmes chimériques, de robustes esprits, moins naïfs qu'on pourrait le croire, n'ont pas caché quelque allégorie profonde, quelque symbole qu'entendront ceux qui doivent entendre ?

D'abord, parlons de l'allectorie. C'est la pierre qui fait aimer. C'est le talisman d'amour tant désiré. Si l'on en croit ceux qui en parlent, elle serait semblable au cristal. Une espèce de quartz hyalin mirifique. Où la trouve-t-on ? Dans la tête d'un certain coq, paraît-il. C'est dans une telle retraite encore que se cache la rajane, une pierre noire et luisante qui a des propriétés analogues à celles de l'allectorie. Mais je n'ai pas rencontré la fabuleuse allectorie, et non plus l'aquilaire, une autre pierre qui donne le pouvoir de se faire aimer à qui la porte au bras gauche. L'aquilaire se trouve, assure-t-on, dans le nid de l'aigle en Perse. Et vraiment le *Grand Albert* qui lui alloue cette résidence est d'une jolie malice. C'est une pierre pourpre, portant en son sein creux une autre pierre qui retentit dès qu'on la touche. Elle prévient les avortements et guérit du mal caduc, et voici encore quelle efficacité lui prêtent les Chaldéens : si de cette pierre on touche une viande ou substance quelconque empoisonnée, on ne pourra manger cette dangereuse nourriture. Voilà les mirobolantes prouesses de l'aquilaire. Le Nichomar, pâle comme l'albâtre, donne aussi l'amour et la victoire sur les ennemis.

Dans le nid de la huppe — de la dupe, a dit un initié spirituel — vous trouverez, si vous savez chercher, le Quirim, ou pierre des traîtres. Quand on possède le Quirim, on le met sur la tête de la personne dont on veut connaître l'âme tout entière. Et cette personne alors est forcée de dire tout ce qu'elle a dans l'esprit. Hommes, ne souhaitez pas cette extraordinaire Quirim. Car vous seriez tentés de la poser sur la chère tête de celle qui dit vous aimer. Terrible épreuve!

La Silonite se forme dans le corps de la tortue des Indes. Elle est blanche, rouge et pourpre. D'autres disent verte. Qu'elle est précieuse ! « Elle rend joyeux et éveillé. Celui qui la porte voit et sait l'avenir. Si on la met sous la langue, surtout au moment de la nouvelle lune, on saura si une chose doit se faire ou non. Si oui, elle s'attachera si fort qu'on aura peine à l'arracher, au contraire elle tombera d'elle-même. On dit aussi qu'elle guérit la phtisie et les faiblesses. Elle croît et décroît avec la lune ».

Ces magiciens du passé se sont plu à incarner dans d'introuvables gemmes les plus passionnés de nos désirs, les plus lointains et les plus décevants. Est-ce de leur part une ironie ou un subtil enseignement ? Qui n'a rêvé le pouvoir de se rendre invisible ? Qui n'a souhaité pénétrer, invisible, dans quelques endroits défendus, dans d'inviolables intimités ? La pierre *ophtalme* réalise ce désir. Elle rend invisible ; elle enlève

momentanément la vue aux assistants. L'empereur Constantin, qui possédait cette pierre, la serrait dans sa main quand il voulait se dérober aux regards.

La Memphite, ainsi nommée parce qu'elle venait de la ville égyptienne de Memphis, rend insensible à la douleur. Celui qui en boit, broyée et mêlée à l'eau, ne sent pas la torture.

La Saune qu'on trouvait dans l'île du même nom (île inventée peut-être par d'imaginaires géographies) est la pierre réservée aux jeunes filles. Celle qui veut conserver sa virginité doit la porter. Mais que la femme qui sera bientôt mère se garde d'y toucher. La froide gemme rendrait difficile sa délivrance. Qu'elle porte la Stangurie, une pierre blanche qu'on découvre dans la tête de la Licanie (un animal inconnu des naturalistes). La Stangurie la préservera des blessures. Et l'on dit encore qu'elle guérit la fièvre quarte.

Si vous tuez un Dragon, comme Persée ou comme saint Michel, ne manquez pas de lui ouvrir la tête. Vous y trouverez la Draconite, bonne contre les poisons et les venins, et qui, si vous la portez au bras gauche, vous assurera la victoire sur vos ennemis.

Le Féripendanus, une pierre de feu qui brûle la main quand on y touche, guérit l'étisie si on la porte au col, tandis que l'Androdamas dompte la colère et les désirs brutaux.

Voilà, dira-t-on, d'antiques folies. Certes, si l'on s'en tient à la lettre morte. Mais les pierres nous sont

amies ou ennemies, comme tous les objets familiers et aimés. On y attache quelque chose de soi, un souvenir, une espérance, un désir.

Et pourquoi n'accrocher pas à leur éclat quelques rêveries ? Elles sont pour nous, les gemmes, pareilles aux étoiles, et c'est aux étoiles que les vivants de la terre peuvent suspendre les plus beaux de leurs rêves.

SEPTIÈME ENTRETIEN

CONNAITRE QUI L'ON AIME

SEPTIÈME ENTRETIEN

CONNAITRE QUI L'ON AIME

Une phrase écrite par Tourguéniew m'est restée dans la mémoire: « L'âme d'autrui, c'est une forêt obscure ». Est-elle vraie, cette désespérante parole où se reflète l'esprit incertain et fataliste du Slave ? Est-il impossible de connaître un être autre que soi-même, — en admettant possible de se connaître soi-même? Sur cette forêt obscure qu'est pour nous l'âme d'un être cher, ne pouvons-nous voir quelque lueur soudainement venue d'une étoile, d'un soleil ou d'une émotion? N'est-il aucune clarté perçant les ténèbres de l'âme proche? Et faut-il nous résigner à accepter comme définitive, comme applicable à tous les êtres, cette autre parole que prononce, devant le gracieux corps à jamais endormi de la frêle Mélisande, l'aïeul Arkël: « C'était un petit être mystérieux, comme tout le monde »?

Connaître autrui; pénétrer l'âme des hommes, des femmes, depuis ceux qui sont attachés à toutes les fibres

de notre être, jusqu'aux vagues passants arrêtant pour un instant le cours de notre indifférence; c'est là une des œuvres de la divination. On croit vulgairement que la divination, par art, par science ou par inspiration, va lever un pan du voile qui cache l'avenir, va jeter une lueur dans l'obscure caverne du destin.

Assurément les douze grandes Sibylles, et Nostradamus, et les Voyants anonymes d'Orval et de Prémol, par exemple, voyaient le futur, et traçaient quelques reflets pâlis de leurs visions. Assurément le calcul d'un Morin de Villefranche ou d'un Oger Ferrier peut situer dans le temps des évènements non révolus encore, et, investie d'une faculté héréditaire chez « la tribu prophétique aux prunelles ardentes », la bohémienne haillonneuse peut quelquefois, par le maniement du Tarot ou la vue d'une main, prédire des faits qui adviendront. De tout cela la négation ne se fonde que sur l'ignorance. Le temps, comme l'espace, n'est qu'un des termes de la formule de fatalité dans laquelle l'homme est inscrit, et dont l'illumination le retire. Qu'est-ce que l'avenir, sinon le présent qui a grandi? Voir l'avenir, ce n'est que voir le présent dans sa réalité intime, c'est voir les effets dans les causes, et, dans le grain de blé, les épis de la moisson future. Si les évènements gravés sur les tables de l'avenir peuvent être modifiés par des influences humaines ou extra- humaines, c'est que le jeu des forces régissant le monde est plus complexe que ne l'estiment les systèmes des philosophes.

Mais nous n'avons pas à nous occuper ici des méthodes qui tâchent à épeler les hiéroglyphes tracés sur la peau de la chèvre Amalthée. Nous cherchons si les méthodes diverses de divination peuvent faciliter la connaissance de l'être qu'on aime on qu'on aimera demain. Tout d'abord, il est universellement reconnu que l'amour est aveugle. Alors, quand on lui donnerait tous les moyens de voir, il se couvrirait les yeux de l'emblématique bandeau. Entendons-nous. C'est l'amour mesquin, vulgaire, qui a les yeux bandés. Et le bandeau est appliqué et noué solidement par le pire ennemi de l'amour, l'orgueil. Si les maris et les amants sont célèbres par leur obstination à refuser l'évidence d'être cocus, ils sont mûs par la vanité, soit la forme basse de l'orgueil. Leur sérénité naît de la fatuité. Or, l'humilité du cœur est la première vertu des amants. Aussi le grand et le bel amour, vainqueur des tentations murmurées par le démon de l'orgueil, loin de souffrir de cécité, possède la claivoyance divinatrice. Alors, qu'aurait-il à faire des méthodes et procédés de pythonisses ? Encore une fois, les doctrines et les théories sont inutiles à qui a le don. Soit. Mais les dons les plus merveilleux se détruisent, que l'étude constante et le pénible travail ne développent pas.

Ainsi se posé le problème : Etant donné un homme ou une femme, les méthodes ésotériques donnent-elles à qui va l'aimer un moyen d'avoir sur leur esprit, leur cœur, leur âme, d'exacts renseignements ?

Le problème existe, très ardu, parce que, d'ordinaire, les sujets à connaître sont jeunes. Or la jeunesse est un masque difficile à percer, puisque la vie n'en a pas encore usé l'opacité. Vainement prétendrait-on que les gens âgés ont puisé dans l'expérience de la vie un plus grand pouvoir de dissimulation. Leur vie s'est, en dépit de leurs efforts, écrite sur leur face, en stigmates indélébiles. Assurément, un regard sur leur visage, si aigu soit-il, ne suffit pas à reconstituer tous les évènements de leur existence. Mais, pures ou impures, les grandes lignes directrices qui les ont conduits sont infailliblement dessinées. Leur dissimulation ne peut tromper que des yeux inexperts. Un jeune visage n'est pas encore marqué de ces brutales empreintes; et d'ailleurs, un être jeune, non encore martelé par son destin, a le choix entre plusieurs directions. L'aventure du jeune Hercule entre le vice et la vertu se renouvelle incessamment. Aussi, presque toujours, les jeunes gens sont plus secrets que les vieillards. Ne nous fions guère à leur apparente expansion. Elle est souvent comme celle des Méridionaux: le masque sous lequel ils se cachent. Je ne crois pas qu'il y ait d'animal plus dissimulé que la fillette. La femme se raconte elle-même dans tous ses détails. Un immense et frémissant besoin de confession l'induit à verser dans ses paroles, et dans l'urne de ses mensonges, le contenu de sa conscience. A l'auditeur de démêler le vrai du faux. Le mensonge de la femme voile son âme comme la toilette voile son corps, en la faisant

deviner. Mais, de même que la forme impubère, sans contours pleins, de la fillette se dérobe complètement sous la robe, de même son être intime est très éloigné de sa parole et de son visage. Il n'est pas encore assez caractérisé pour se dénoncer nécessairement.

Précisons la donnée du problème. Moins intuitif que la femme, l'homme a besoin d'un plus grand travail pour le résoudre. Aussi c'est à lui qu'il est posé. Supposons-le tel : un jeune homme dont l'éducation moderne, si apte qu'elle soit à cette sinistre besogne, n'a pu parvenir à fausser l'intelligence et le cœur. Son esprit fut assez vigoureux pour résister à l'étouffement de ce stupide enseignement universitaire, mélange bizarre de la rhétorique latine brassée au dix-septième siècle par les Jésuites pour vernir de jeunes gentilshommes, et du fatras scientifard entassé par la cuistrerie contemporaine. Et voici l'énigme que lui présente la Sphinge, — mais il n'est point d'énigme insoluble : « Cette femme qui passe devant tes yeux, au souffle du destin, tu vas l'aimer. Avant de devenir sa chose, avant de déposer, Héraclide peut-être, ta massue aux pieds de cette Omphale, avant d'abandonner, Samson, ton front aux caresses de cette Dalila qui cache des ciseaux sans doute au creux de ses jeunes seins, avant de l'aimer, — car quand tu l'aimeras tu ne sauras plus la voir, — veux-tu la connaître ? Veux-tu savoir son âme? Tu vois sa forme : Elle est belle, n'est-ce pas, et gracieuse et séduisante. Mais ce corps, pas plus que

tu n'en vois le mécanisme et les organes, pas plus que tu n'y vois courir le sang et tressaillir les fibres charnelles, pas plus tu n'en vois fonctionner l'âme, la pensée mystérieuse, la sensibilité inconnue. Peut-être un jour, la serrant dans tes bras, tu sentiras avec désespoir que d'elle, de son intimité profonde, de son être réel, de son âme, tu ne sais rien, rien, rien. Peut-être alors murmureras-tu avec angoisse, comme le Russe incertain : « L'âme d'autrui, c'est une forêt obscure. » Et tu affirmeras impossible qu'un être en comprenne un autre. »

Que ce jeune homme ait étudié les lois des *Signatures,* comme disaient nos anciens, assurément, cela ne l'empêchera de faire aucune bêtise, mais cela lui donnera la satisfaction, — si vaine! — de comprendre et de savoir. Qu'est-ce que la *Signature* d'un être ou d'une chose? C'est la marque indélébile des forces naturelles ou surnaturelles qui influent sur lui. C'est la preuve des correspondances qu'il possède avec les énergies des plans divers du monde. C'est le stigmate du baiser de l'Ange ou du coup de griffe du démon. De quoi toi, être vivant, es-tu le Signe? Autrement: de quelle idée, de quelle âme supérieure à toi-même, de quelle divinité es-tu la représentation? De quel verbe es-tu le reflet? Et quelle est la signification réelle et profonde, quand de ta face ont chu les voiles de l'apparence? Nous la lirons dans la forme qui te singularise.

Par delà le petit domaine où va la courte vue des philologues, cherchons la signification du mot Signe. Dans

l'hiéroglyphisme universel, la lettre S onduleuse et serpentine, exprime l'idée de lien, de relation. La Kabbale grecque ou hébraïque donne ce sens au *Sigma* ou au *schin*. Tenons-nous en à la Kabbale de l'hiéroglyphe français. Regardez la forme de l'S français: c'est un double arc d'alliance qui relie la terre aux cieux et aux enfers, si nous supposons le monde terrestre au centre de l'S. Et dans la construction, jamais arbitraire, des mots de notre belle langue, l'S aura toujours mission d'exprimer la vie de relation. Nous en avons fait le signe du pluriel. Que vous alliez au cœur de n'importe quelle Kabbale littérale, orphique, hébraïque, sarracénique, vous trouverez toujours la même propension à la lettre sifflante. Peut-être ne verrez-vous dans ces recherches qu'une ingénieuse rêverie. Soit. Mais n'importe quel apprenti Kabbaliste de n'importe quel pays, comme n'importe quel rabbin nourri à la connaissance des hiéroglyphes hébraïques arrivera aux mêmes conclusions. Nous trouverions selon la même méthode l'essence du G et de l'N ; mais ne pédantisons pas trop, et laissons s'amuser les philologues.

Dans le langage des astrologues, il est dit couramment que tel homme, tel animal, ou telle plante, ou telle pierre et *signé* de telle ou telle planète, porte la *Signature* de tel Signe du Zodiaque. Il est de mode, en ce temps. de dépriser l'astrologie, non seulement parmi les gens de science, qui d'ordinaire sont de simples brutes, mais encore parmi des esprits de haute envolée. Ceux-ci

se sont laissé décevoir par les charlataneries qui rôdent autour des hautes sciences comme les coupeurs de bourses autour des cathédrales. A moins que ne les rebute le travail terriblement ardu qu'exige le maniement de l'astrolabe ou la pénétration du jeu des correspondances des choses de la terre avec celles des étoiles. La haute astrologie considère les corps célestes à la fois comme des êtres et comme des symboles. Soit la planète Vénus, qui, du consentement unanime de toutes les traditions, règne sur le monde de l'amour, de la grâce et de la beauté. Les mythologies ont présenté sous l'aspect d'une déesse l'âme de la planète, ou plutôt la force particulière qui impose son action dans le monde entier, et qui domine plus particulièrement l'être cosmique que nous nommons la planète Vénus. O déesse que d'aucuns insultent, mais que nul ne nie, ô délicieuse et terrible dont les poètes révèlent en frémissant l'œuvre inéluctable, déesse, ta vivante réalité éblouit de son évidence nos faibles yeux d'hommes et nos cœurs trop souvent lâches. Sous quel aspect, sous quelle norme de beauté nous apparaît, entre les femmes que nous pouvons aimer, celle que ta droite a signée ? Voici la Vénusiaque : Elle a des cheveux d'un noir profond à reflets de velours bleu, ondulants et opulents, des yeux en amande dont les larges prunelles mordorées flambent sous un voile somptueux de cils sombres, le teint d'une matité nacrée. Sa narine carminée s'élargit au vent du désir qui s'y engouffre. Sa bouche sinueuse, modelée en belle

chair rose, orgueilleuse de l'éclat humide des roses sous l'aurore, découvre en souriant des dents à l'émail bleuté; un duvet lui met une couronne d'ombre. Des oreilles charnues et rosées sont prêtes à recueillir les paroles chuchotées. Le cou est moelleux et large à la base, les seins forts, les hanches abondantes, les cuisses rondes et luxuriantes.

Elle aime la parure et l'éclat, le cuivre rouge et la couleur verte; (on dit que Vénus est née de la mer céruléenne), les roses et les émeraudes et le corail, les colombes lascives et l'odeur du musc, de l'ambre et du safran, les odeurs d'amour....

Vous l'avez rencontré, plus ou moins pur, plus ou moins adultéré, ce type essentiel de la femme signée par Vénus bénéfique. Si c'est la Vénus malveillante qui a jeté sa marque sur une femme, le type gardant encore une certaine beauté, s'en va vers la bassesse et la vulgarité. Il porte les stigmates de la Vénus pandémique, qui règne sur un troupeau de prostituées. Le symbolisme orphique avait merveilleusement présenté les diverses influences de Vénus, dont il faisait de nombreuses et différentes Vénus, depuis la sublime Vénus Uranie, immaculée vierge du ciel de beauté, jusqu'à la Vénus Pandémie, reine des gouges. Les poètes qui ne se sont pas fiés à une tradition très pure ont fait de la Vénusiaque une blonde. Le type pur et brun est fréquent en Italie, terre Vénusiaque. La Vénusiaque est blonde quand elle a subi l'influence solaire. Le type de femme signé par

Vénus et le soleil offre, sous une chevelure d'or profonde un visage dont l'ovale est parfait. Il est bien facile à reconnaître, et, quoique assez rare, se rencontre volontiers en France. Je crois superflu sans doute de dire que la France est la nation solaire, rayonnante. Elle a pour patron saint Michel-Archange, l'inspirateur de Jeanne d'Arc. Or, l'Archange Michel, le Mikhaël des Kabbalistes hébreux, est, aux yeux des Initiés, aux yeux qui voient l'évidence, le génie planétaire du Soleil, le même que les Anciens révéraient sous le nom de Phébus-Apollon.

Alors, direz-vous, pour connaître les âmes, il faut connaître les astres? Tout se tient dans le monde. Tout est relié par des chaînes aussi terribles qu'invisibles. Connaître n'importe quoi, c'est pénétrer la série des rapports de n'importe quoi avec le monde entier; c'est voir une chose dans son principe, et ce principe vit dans le monde archétype dont le centre est inconnaissable. « *In Deo vivimus, movemur et sumus* », dit l'apôtre initiateur. Il n'est pas indispensable de posséder à fond l'astrologie pour deviner les âmes, mais c'est singulièrement utile. On peut faire efficacement de la médecine sans connaître l'astrologie; mais alors, il faut remplacer la science par le génie. Ce n'est pas donné à tout le monde. Quand on a les deux, comme Paracelse, on a plus de chances de devenir un guérisseur. Car comment comprendre le fonctionnement d'un corps, si l'on ignore le jeu des forces secondes qui meuvent ce corps?

Je sais: l'astrologue se laisse tomber dans un puits. L'accident frappe quiconque. Je sais encore: « les folles rêveries de l'astrologie ». Ce cliché se lit dans toutes les encyclopédies. Je conseille simplement à ces messieurs très savants qui se repassent le cliché, et très dédaigneux de ce qu'ils ignorent, d'étudier la question une dizaine d'années seulement.

Assurément, pour lire dans l'âme de son prochain, n'exigons pas l'étude de l'astrologie judiciaire, si ardue, si illimitée. Mais l'astrologie naturelle, celle qui se pénètre sans calculs compliqués, par la seule vertu de l'intuition, celle qui donne la clé de tous les procédés de divination, point n'est besoin d'un fatras de savantasseries pour en pénétrer l'esprit. Ici surtout fuyons la lettre qui tue. Cornélius Agrippa n'était qu'un homme très savant, soit très peu de chose. C'est pourquoi il a couronné son œuvre par son traité *de la vanité des sciences.* La meilleure façon de savoir, c'est de sentir. L'intelligence pure règnerait en aveugle au palais sombre du concept si sa sœur la sensibilité ne lui apportait sa lumière et sa flamme. Pénétrer le jeu des forces occultes qui déterminent un être et l'enchevêtrement des correspondances qui le situe sur un plan du monde, c'est œuvre de sensibilité. Par ainsi, entendre le chant mystérieux des formes humaines, c'est un art, auquel n'accédera jamais qui ne fut pas doué. Il y faut la grâce.

Oui, ce qui constitue l'Initié, c'est le sens des correspondances, c'est l'oreille ouverte à la musique des sphè-

res. Cette musique, c'est celle que Linus fut chargé de révéler au jeune Hercule. Mais l'impatiente jeunesse du rédempteur grec dédaigna d'en méditer la portée. Il en fut diminué jusqu'à mourir. Cette musique, un simple mortel, Pythagore, l'entendit. Les trois Grâces lui avaient permis d'effleurer leurs mystérieux attributs : la Rose de l'amour, le Cube de la Gnose et la Palme de la victoire sur la douleur et la détresse. Mais la parole acroamatique du Maître est montée jusqu'aux orbes du silence. Et les notions laissées par ses disciples sont erronées, — volontairement peut-être.

Les retrouver, les révéler aux hommes, Saint-Yves d'Alveydre en avait fait le rêve. Son extraordinaire invention, l'Archéomètre, qui mathématiquement indiquait à toute chose son principe, les rares amis qui le virent fonctionner n'oublieront jamais leur émerveillement. Mais le Gardien du Seuil a jalousement fermé les portes du tombeau sur le téméraire....

Non, il ne faut jamais déplorer qu'une grande invention ne tombe pas aux mains des hommes. Quel usage en feraient-ils? Ils savent tout utiliser pour leurs vices; et ils ont tous les vices, toutes les iniquités. Ils n'ont qu'une vertu: l'hypocrisie, qui est leur lâche et désespéré hommage à la vertu, et qui seule les rend tolérables.

Aussi toi, jeune homme, mon disciple, n'envie pas ceux qui lisent sur les visages les occultes caractères gravés par les génies du firmament. Aime d'un cœur sincère et laisse faire aux dieux. N'envie pas, s'ils exis-

tent ,ceux qui savent voir l'âme d'une femme à travers sa beauté. La mître de la connaissance est doublée d'épines sur les fronts méditatifs. Voir la réalité, c'est le douloureux privilège des poètes. Aussi, les plus grands d'entre eux, Homère, Virgile, Dante, Baudelaire, sont descendus aux enfers. Toute âme humaine a son enfer.

Redoute, toi, jeune homme, de te pencher sur l'enfer des âmes. Ta bouche en deviendrait amère jusqu'à sa dernière haleine. Si tu conquérais l'atroce privilège de voir sans aucune ombre tout ce qu'il y a dans les cœurs, tu clamerais avec la rage de l'Ecclésiaste : *cognovi feminam amariorem morte.* N'envie pas les pouvoirs démesurés. Cet inquiet et tumultueux génie, perdu d'orgueil, Théophraste-Auréole Bombast von Hohenheim, qui, par passion combative, voulut être appelé Paracelse, légua sa douloureuse expérience : « Tous ceux-là qui, en n'importe quoi, dépassent la mesure, ceux-là tombent dans le désespoir ». Aussi n'atteignit-il jamais cette terre de Promission du génie complet : la Sérénité.

Mais accepte humblement l'amour comme l'initiation à la connaissance de toi-même, laisse sa main tragique agiter en ta conscience le flambeau de la douleur qui éclairera tes propres ténèbres. C'est la science de toi-même qui te mènera à la Haute Science.

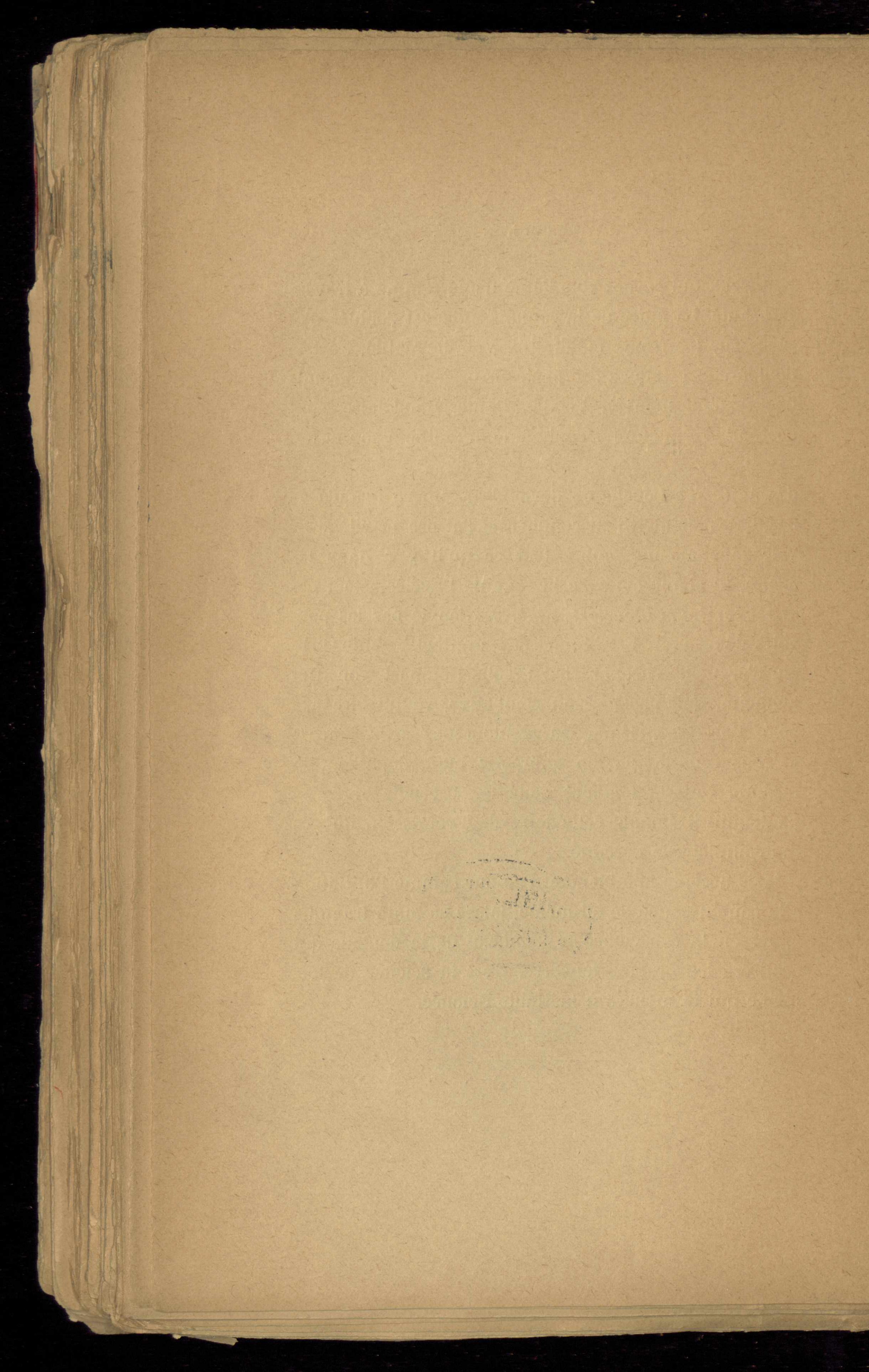


TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

PREMIER ENTRETIEN : *L'Œuvre de Magie* 9

DEUXIÈME ENTRETIEN : *Genèse de l'Amour* 39

TROISIÈME ENTRETIEN : *L'Œuvre d'Amour* 63

QUATRIÈME ENTRETIEN : *Le talisman rêvé*. 87

CINQUIÈME ENTRETIEN : *Le pouvoir de lier* 111

SIXIÈME ENTRETIEN : *Les secrets des pierres précieuses*. 131

SEPTIÈME ENTRETIEN *Connaître qui l'on aime* 151

45

52

53

73

76

79

93

~~75~~ 121

155

LIBRAIRIE HERMÉTIQUE

4, Rue de Furstenberg, PARIS

LE LIVRE DES MYSTÈRES ET LES MYSTÈRES DU LIVRE

LE TAROT DIVINATOIRE

CLEF DU TIRAGE DES CARTES ET DES SORTS

Par le Dr PAPUS

Un vol. in-8 de 3[illegible]0 pages, orné de 90 gravures. . . . . 6 f

---

F.-Ch. BARLET

L'OCCULTISME

Définition. — Méthode. — Classification des sciences occultes.

Un vol. in-8 (tirage à 500 ex.) . . . . [illegible]

Dr ENCAUSSE (*Papus*)

ESSAI DE PHYSIOLOGIE SYNTHÉTIQUE

Complément de tous les traités analytiques de Physiologie

suivi de la

CLASSIFICATION MÉTHODIQUE DES SCIENCES ANATOMIQUES

Un vol. in-8, avec 35 schémas . . . . 3 f

COMPTE RENDU GÉNÉRAL DU CONGRÈS SPIRITUALISTE

de Juin 1908

Un vol. in-8 . . . . 5 f

NOS MAITRES

LE DOCTEUR PAPUS

Par G. PHANEG avec une *Etude chiromantique* de Mme FRAYA,

Un autographe et un portrait . . . . 2 f

ALMANACH DE LA CHANCE POUR L'ANNÉE 1909

Publié sous la direction de PAPUS

Un vol. in-16 de 64 pages, illustré . . . . 1 f

---

LES SECRETS DE LA ROULETTE ET DES AUTRES JEUX

Dévoilés par UN KABBALISTE

Un vol. in-18 jésus, avec deux figures kabbalistiques . . . . 3 fr.

Imp. Vanmansart, Saint-Maur.



